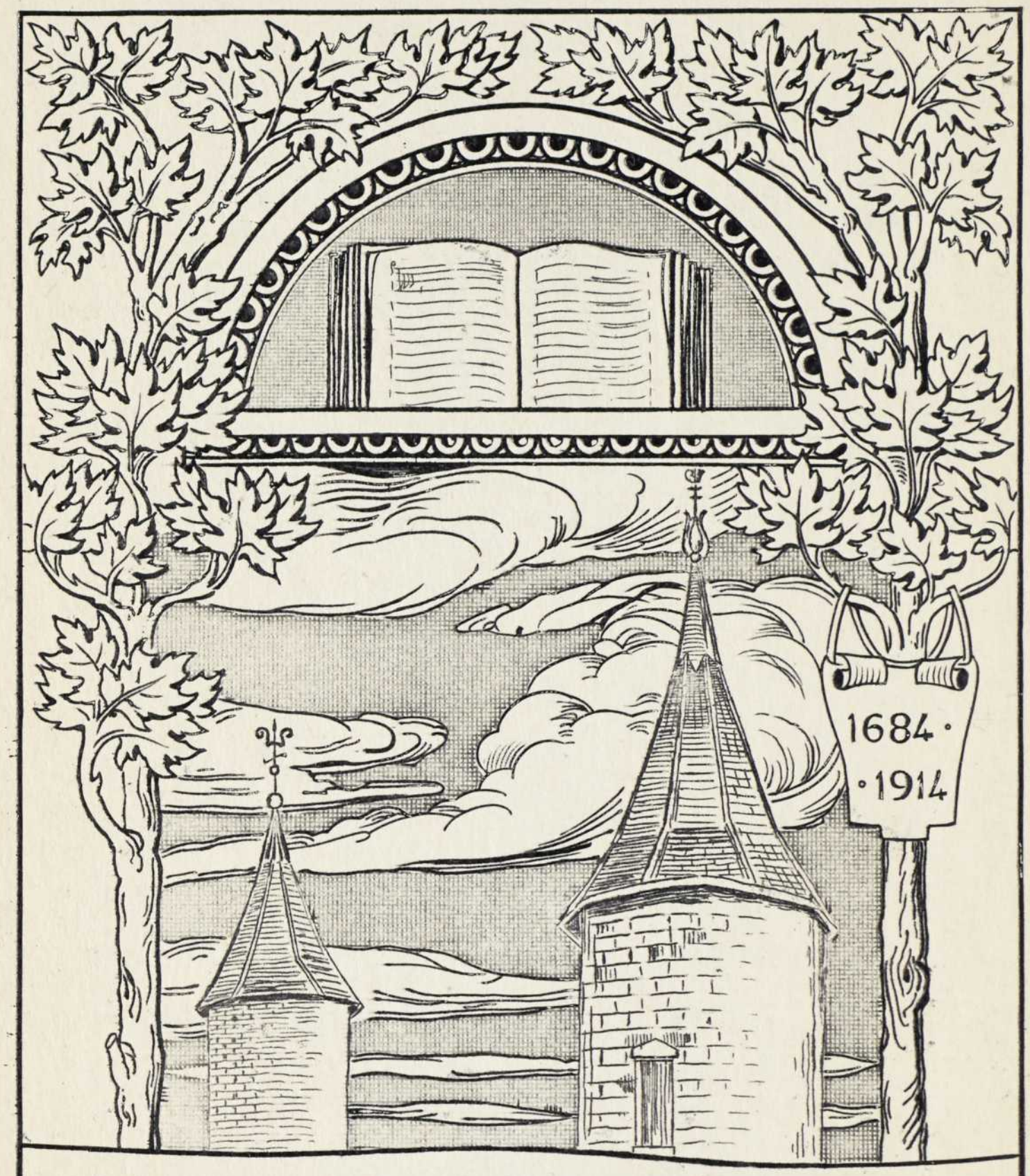
8971



BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

S845.99
V318pal

50
77
13

Dicom 26/2/44 .63

LIBRARIE DISK

PAROLES DE GUERRE

MAJOR-GÉNÉRAL GEORGES-P. VANIER

D.S.O., M.C.

MAJOR-GÉNÉRAL Georges-P. VANIER
D. S. O., M. C.

PAROLES DE GUERRE

MONTRÉAL
ÉDITIONS BEAUCHEMIN
1944

Droits réservés, Canada, 1944.
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Copyright, 1944.

D
810
P7C3
V35
1944

940.5488971
V258p
1944

Imprimé au Canada. — *Printed in Canada.*

A ma femme,
arrière-petite-fille du Héros de Châteauguay,
je dédie Paroles de Guerre.

PRÉFACE

Les discours publiés ici ont tous été prononcés à l'occasion d'événements qui forçaient le général Vanier à parler, à dire sa pensée, à donner son opinion. Le passé du général Vanier prête à sa voix la plus grande autorité. Il est inutile de rappeler quel soldat il a été dans la dernière guerre. La seule énumération des postes qu'il a occupés, ou qu'il occupe depuis 1939, *suffira à indiquer son rôle dans le grand drame actuel.*

En 1939, *le général, alors colonel Vanier, était ministre du Canada en France. Il ne quitta la France qu'après l'armistice de juillet* 1940. *Il fut nommé membre de la Commission Conjointe de Défense Etats-Unis-Canada, poste qu'il a occupé d'octobre* 1940 *à décembre* 1942. *En avril* 1941, *il avait été fait président conjoint du Comité Civil pour le Recrutement, Région Militaire de Montréal. Il assura ces fonctions jusqu'en septembre* 1942. *De septembre* 1941 *à décembre* 1942, *il fut Officier Commandant de la Région Militaire de Québec. Enfin, en novembre* 1942, *il était nommé Ministre du Canada auprès des Gouvernements Alliés en Grande-Bretagne et Représentant Canadien auprès du Comité National Français à Londres.*

Un seul de ces postes de commande suffirait à la carrière de bien des hommes.

93337

Mais, pour ma part, si je trouve la personnalité du général Vanier émouvante, ce n'est pas au ministre, à l'officier, que je pense, c'est à sa personnalité comme humain. Cet homme représente quelque chose qui reste en dehors et au-dessus de tous les postes et de tous les grades. Pour beaucoup de mes compatriotes et pour moi-même, Vanier et ses compagnons de la dernière guerre sont déjà des personnages de légende. Ils sont entrés dans l'histoire. Les héros de Vimy et de Courcelette se sont placés à côté des héros de la guerre de 1812, *des héros de la guerre de* 1759, *des héros de la guerre de* 1690, *des héros de toutes les guerres où les Français du Canada ont combattu. Ce que le général Vanier et ses compagnons d'armes représentent, c'est la tradition la plus haute, la plus constante et la plus noble des Canadiens français, celle du courage et du sacrifice.*

Si cette tradition est suivie glorieusement aujourd'hui par tant de jeunes soldats canadiens-français, c'est parce qu'il y avait eu en 1914-18 *un Vanier et ses compagnons pour en assurer la continuité.*

C'est pourquoi il m'est bien permis de dire que celui qui fait entendre ici des paroles de guerre a, plus que quiconque, droit à la parole sur un pareil sujet.

R. La Roque de Roquebrune.

LE GLAIVE DE L'ESPRIT

« Au reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur, et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et après avoir tout surmonté, rester debout. Soyez donc fermes, les reins ceints de la vérité, revêtus de la cuirasse de justice, et ses sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Evangile de paix. Et surtout, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin. Prenez aussi le casque du salut, et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. »

(Epilogue de l'Epître de saint Paul aux Ephésiens.)

Allocution du Ministre du Canada en France

radiodiffusée le 27 juin 1940,
par le Overseas Service de la B.B.C.,
et relayée par Radio-Canada.

Je reviens de France après avoir, à deux reprises, évacué notre Légation pour éviter qu'elle ne soit faite prisonnière par les Allemands. La première fois, nous sommes allés de Paris à Pernay, près de Tours, et la seconde, de Pernay à Bordeaux.

Au cours de ces déplacements, nous n'avons cessé de maintenir le contact avec le Gouvernement français et d'assurer, dans toute la mesure humainement possible, la protection de nos compatriotes. Je suis heureux de pouvoir dire ce soir aux familles canadiennes qui m'entendent que la plupart des nôtres qui ont voulu quitter le territoire français, ont pu le faire à temps et se trouvent aujourd'hui les uns, et les plus nombreux, en Angleterre, les autres en Espagne ou au Portugal.

Que d'impressions je rapporte des dernières semaines de mon séjour en France! Il faut un effort de volonté pour admettre la réalité des

faits. La France vit des heures d'angoisse. Comme tant de fois au cours des mille ans de son histoire, elle vient d'offrir sa poitrine pour protéger le monde contre les assauts des barbares. Ceux-ci ont employé contre elle tous les raffinements de la matière, et ils l'ont submergée. Mais l'esprit, lui, ne peut être submergé, et quelle que soit l'intensité et la longueur de l'épreuve, un jour il l'emportera. Dans le travail et le sacrifice, une France purifiée reprendra sa place.

Je comprends que l'on se sente ébranlé sous le choc, mais il faut se ressaisir. Tous ceux qui croient qu'en définitive le mal ne peut triompher doivent avoir confiance et foi en l'avenir. Les desseins de la Providence peuvent paraître obscurs. Elle n'en continue pas moins à protéger les individus et les peuples qui méritent sa faveur.

Aussi bien par la grandeur spirituelle de son passé que par ses souffrances présentes, la France mérite cette faveur. Oui, la France revivra, la France survivra!

Déclaration faite à la presse en arrivant au Canada

4 octobre 1940.

Je reviens au Canada, rappelé par le ministre des Affaires extérieures, afin de rendre compte de ma mission. On comprendra évidemment qu'il m'est impossible de dire quoi que ce soit de la situation politique en France. Quand je dus quitter la France à la suite de l'invasion allemande, ma douleur fut profonde. Le peuple français gisait sur le sol qu'il avait tant de fois défendu contre l'envahisseur au prix de son sang. Mais sa volonté de résistance demeure inébranlable. L'héritage glorieux de mille ans est le garant de la survivance de la nation française.

Depuis notre départ de France, fin juin, ma femme et moi avons habité Londres. C'est un privilège d'avoir vécu sous le feu avec ce vaillant peuple anglais. Nous avons été témoins des blessures infligées aux églises, aux hôpitaux et aux maisons des plus grands du pays et aussi des plus humbles. En effet, il y a beaucoup de maisons démolies, mais l'âme des habitants est intacte. Sa Majesté le Roi, dans son admirable

radiodiffusion, a trouvé des mots justes pour exprimer la distinction entre la matière et l'esprit lorsqu'il a dit: « Ce ne sont pas les murs qui font la ville, mais les gens qui y vivent. » Le Palais de Buckingham et les modestes demeures des quartiers pauvres portent les mêmes marques du barbare. Je suis sûr que Sa Majesté désire partager avec ses sujets le même danger et la même gloire.

Jamais je n'oublierai le spectacle, vu de notre toit, de l'incendie ravageant tout un quartier de Londres. Heureusement que les flammes épargnèrent la cathédrale de Saint-Paul, dont nous apercevions la silhouette. Durant deux nuits, les bombardiers allemands, guidés par ce brasier, y lancèrent bombe après bombe; insouciants du danger, les pompiers continuèrent leur travail jusqu'à l'extinction du feu.

Mon dernier souvenir du Haut Commissariat du Canada, le jour de notre départ, fut émouvant. Une bombe incendiaire brûlait, dans la rue, en face du Commissariat; non loin de là, je voyais une échelle de cent pieds, du haut de laquelle un pompier dirigeait un jet d'eau sur un toit enflammé. Ceci se passait durant le bombardement et donne une idée du courage de ces braves.

Et le peuple de Londres, comment se comporte-t-il dans cette épreuve? La vie continue, mais les visages portent les signes de la fatigue; malgré tout, l'Anglais conserve toujours son sens de l'humour, un de ses plus beaux traits. Les taxis, les autobus, roulent comme avant; dans les magasins, les vendeurs et les vendeuses servent avec leur habituelle politesse. Un jour, étant allé chez mon tailleur pour un essayage, il me dit: « Monsieur, je ne crois pas devoir vous donner votre essayage aujourd'hui, car il y a près d'ici une bombe à retardement à l'explosion de laquelle l'on s'attend d'un moment à l'autre. » En effet, peu de temps après la bombe fit explosion.

Un matin, en sortant de notre appartement, de bonne heure, nous parlâmes, ma femme et moi, à l'agent de police en service de nuit. Comme nous, il se réjouissait du barrage contre avions que nos nouveaux et puissants canons avaient établi. Il nous montra une poignée de morceaux d'obus en disant: « J'en garde toujours pour mes clients... Choisissez. » Le peuple de Londres n'a jamais été aussi grand, aussi admirable.

Quel a été l'effet du bombardement? Tout autre que celui auquel les Allemands s'atten-

daient. Hitler a opéré l'union de toutes les classes de la Grande-Bretagne; toutes travaillent pour la Victoire commune.

Les femmes et les hommes de la Défense Passive se dévouent jour et nuit. Durant les bombardements, ils surveillent les abris, sont aux aguets pour les bombes incendiaires et secourent les blessés.

Durant la traversée, nous avons eu l'occasion d'observer le travail de la Marine marchande, qui est un des plus pénibles; notre admiration et notre reconnaissance sont sans bornes.

Enfin je m'incline devant les jeunes aviateurs qui chassent du ciel britannique les engins ennemis de destruction et de meurtre; parmi eux nos Canadiens ont leur part de gloire.

Allocution du Lt-Col. Vanier à la cérémonie Dollard des Ormeaux

le 24 mai 1941, à Montréal.

Mort au champ d'honneur... En entendant ces mots, compatriotes, nous avons senti, vous et moi, le cœur s'épancher, l'âme vibrer [1]. En effet, *mort* et *honneur* sont frères; nous les trouvons unis toujours dans l'histoire de la famille humaine. La Providence doit avoir une prédilection particulière pour nous: elle nous a dotés, en peu de temps, d'un nombre imposant de héros, martyrs aussi bien que soldats. J'évoque le souvenir de nos saints martyrs aujourd'hui parce que Dollard des Ormeaux et ses compagnons, par la nature de leur sacrifice et par leur préparation chrétienne à ce sacrifice, méritent d'être associés à ces hommes de Dieu.

Les mois de mai et juin de l'année 1660 furent parmi les plus tragiques de l'histoire de la colonie française. Les Hurons annoncèrent au printemps que les Iroquois formaient une armée

---

1. Les noms de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons ont été appelés, et à la suite de chaque nom on a ajouté: « Mort au champ d'honneur »; ceci explique le début de l'allocution.

d'environ 800 guerriers, avec l'intention d'attaquer et de détruire tous les établissements français du Canada. Ville-Marie, notre Montréal, devait être la première victime de la furie des barbares. La situation semblait désespérée quand un jeune colon résolut de se sacrifier et d'aller à la rencontre de l'ennemi. Le gouverneur Maisonneuve approuva ce geste d'audace — c'était le même Maisonneuve qui, en 1642, disait à ceux qui voulaient l'empêcher de tenter la fondation de Ville-Marie: « J'irais quand tous les arbres de l'île se changeraient en Iroquois. »

Dollard et ses compagnons firent le serment de ne pas reculer devant l'ennemi, de combattre jusqu'à la mort. Ils se confessèrent et communièrent. Ils partirent au combat sans crainte: les dix-sept étaient devenus légion — Dieu marchait avec eux. Ainsi ils continuèrent la tradition de la France du moyen âge, mystique et guerrier.

Vous connaissez tous le récit héroïque des combats du Long Sault. Après une lutte longue et acharnée, les Iroquois, ivres de sang, réussirent à pénétrer dans le fort français par une brèche de la palissade et massacrèrent les défenseurs. Mais les sauvages, qui avaient subi

de lourdes pertes, n'osèrent pas attaquer Ville-Marie. Ils se dirent que, puisque dix-sept Français avaient pu arrêter si longtemps près de mille des leurs, l'attaque des places fortes françaises serait inutile, et ils retraitèrent dans leur pays.

Seize jeunes Français sous les ordres d'un chef de vingt-cinq ans avaient sauvé toute la colonie parce qu'ils avaient cru à la valeur du sacrifice de leur vie librement consenti. Rien n'égale en beauté le don total de sa jeunesse. Voilà pourquoi, Dollard, parmi tous les braves, vous avez été désigné comme le symbole de la plus pure gloire militaire. Vous avez compris, jeune chef, qu'il vaut mieux mourir debout qu'exposer les siens à vivre à genoux devant les autels païens. Votre exemple sublime n'a cessé d'enflammer notre jeunesse. Vous êtes le chef d'une lignée de héros qui jalonnent notre histoire depuis l'arrivée des premiers colons jusqu'à nos jours.

. . . . . .

Monsieur le Premier Ministre[1], vous avez évoqué récemment les nobles figures du lieutenant Jean Brillant et du caporal Keable, du 22e,

1. L'Hon. A. Godbout.

dont les glorieux faits d'armes ont mérité la Croix Victoria. Vous aviez raison d'appeler Brillant «...fils de notre race, continuateur de notre histoire, qui a signé de son sang une page glorieuse entre toutes...» J'apporte ici le témoignage de mon humble voix. Au moment où Brillant reçut ses blessures mortelles, j'eus l'insigne honneur de commander le 22e. C'était en pleine attaque. Pendant deux jours, Brillant s'était battu comme un lion, puis après avoir été blessé trois fois il tomba. Je vois toujours mon ami sur un brancard improvisé; déjà son teint devient livide, mais il a le sourire aux lèvres, la sérénité dans le regard.

La citation du caporal Keable, moins bien connue peut-être, est aussi belle. Durant un bombardement intense, le caporal Keable est resté au parapet de la tranchée, épaulant la mitrailleuse Lewis, il attendit l'ennemi. Aussitôt que le barrage se leva de notre première ligne, une cinquantaine d'Allemands s'avancèrent vers son poste. Le caporal Keable sauta sur le parapet et, tenant sa mitrailleuse à la hanche, tira sur l'ennemi qui avançait. Quoique blessé plusieurs fois par les fragments d'obus et de grenades, il continua de tirer et arrêta l'ennemi. Finalement, mortellement blessé, il

retomba dans la tranchée; la, couché sur le dos, il tira ses dernières cartouches par-dessus le parapet sur les Allemands en retraite. Avant de s'évanouir, il cria aux blessés qui gisaient autour de lui: « Tenez bon, les gars, il faut les arrêter! »

Brillant et Keable sont bien les fils de Dollard. Mais ils ne sont pas seuls — il y a à côté d'eux toute une légion de héros inconnus. Entre autres, je me rappelle le soldat Deblois, du 22e. Rude en apparence, il était sensible comme un enfant. A la vue d'un blessé, où qu'il fût, son cœur débordait, il se lançait à son secours. Un jour que je le félicitais, il me répondit simplement: « Major, on ne peut pas les laisser mourir tout seuls. »

Jamais je n'ai été aussi fier des miens que sur le champ de bataille. Ayant vecu avec eux dans les tranchées pendant trois ans, je proclame nos soldats magnifiques de courage et d'ardeur. Je les ai vus à Vimy, à Lens, à Méharicourt, à Chérisy... Mon souvenir le plus poignant est de Paschendaele, où nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux, où les cadavres flottaient dans les trous d'obus remplis d'eau. Nos *gars* avançaient, glissaient dans la boue, tombaient et se relevaient pour se rendre à la

ligne de feu, là où le devoir les appelait. Quand je pense à ceux que nous avons laissés en terre française, les paroles de Lacordaire me reviennent à l'esprit: « Seigneur, n'aurez-vous pas des faveurs particulières pour les braves qui vous arrivent dans les plis du drapeau? »

. . . . . .

Et maintenant, après vingt ans, nous sommes en face du même ennemi, plus terrible que jamais. En 1914, il en voulait surtout à la Grande-Bretagne et à la France. Nous défendions contre la rage teutonne ces deux grandes démocraties et la nôtre. Je n'oublie pas qu'Olivar Asselin qui, lui aussi, endossa l'uniforme, annonça qu'il marchait pour les institutions britanniques parce qu'elles valaient la peine qu'on se batte pour elles.

Cette année, au moment où les habitants de la Grande-Bretagne souffrent aussi profondément, la chair meurtrie et le cœur déchiré, mais l'âme haute et fière, il est juste que la fête de Dollard soit célébrée le même jour que celle de la communauté britannique des Nations libres et indépendantes.

L'ennemi d'aujourd'hui, plus diabolique que celui d'hier, s'attaque aux bases mêmes du christianisme. Notre Cardinal le décrivit ainsi: « Hitler représente la félonie, l'irréligion et l'organisation du mal. » Son Eminence ajouta: « Aussi bien, avec une discrétion toujours sage, mais en même temps avec une force héroïque, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie XII, a-t-il fait entendre au monde où vont les inclinations de son cœur, ses vœux et ses prières, et vers quels drapeaux se projettent ses bénédictions. »

En Europe, des milliers d'âmes en détresse crient vers le ciel. Ce sont les déshérités, les opprimés, les flagellés d'Hitler; ils nous appellent à leur secours. Comme Deblois, je m'écrie: « On ne peut pas les laisser mourir tout seuls. »

Dollard des Ormeaux, si vous étiez sur terre, je sais où l'on vous trouverait. Grand croisé de 1660, vous marcheriez à la tête de nos croisés, descendants des premiers colons que, par votre mort, vous avez sauvés.

Allocution du Brigadier Georges-P. Vanier au camp de Valcartier

le dimanche, 26 octobre 1941.

Après la messe de communion, à huit heures, le Brigadier Georges-P. Vanier a dit quelques mots aux officiers, sous-officiers et hommes, au sujet du mouvement « Le Glaive de l'Esprit »:

L'aumônier-major Cannon vous a parlé du mouvement d'ordre spirituel connu sous le nom de « Glaive de l'Esprit ». Quel plus beau jour pour l'inaugurer que la fête du Christ-Roi! Le moyen d'action est la communion de tous les hommes de bonne volonté dans une croisade de prières, d'études et d'action. C'est la belle épître de saint Paul aux Ephésiens qui a inspiré ce mouvement. Le titre de cette épître que je vous engage à lire est « Armes spirituelles du chrétien dans sa lutte contre les démons ». Saint Paul dit: « Pour le reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous

n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais des régions supérieures... Ainsi armés, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin. Et prenez aussi le casque du salut, et le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu. »

Je lisais dernièrement dans *la Revue Dominicaine* (numéro d'octobre) un article dont un extrait suit :

« Au sujet du danger que la mobilisation fait courir aux bonnes mœurs, on a exprimé bien des demi-vérités dont l'ensemble aurait pour résultat de confirmer auprès du public le préjugé que les camps militaires sont par eux-mêmes des écoles d'immoralité et un danger pour les mœurs publiques. Je me demande ce que devient alors l'opinion de plusieurs évêques et plusieurs saints personnages qui ont osé comparer le rôle du soldat à celui du prêtre. Si les camps militaires sont en eux-mêmes des écoles d'immoralité, il faudrait donc supprimer le moyen normal que possède un pays pour protéger et défendre sa liberté. Assez de ce préjugé.

Le degré de moralité des camps militaires tient au degré de moralité de l'ensemble de la société et ne fait que le découvrir à l'attention. »

Oui, la moralité des camps dans une région déterminée correspond à la moralité que l'on trouve dans la population civile. Mais, pour nous militaires, je désire mieux que ce qui existe parmi les civils. L'uniforme que nous portons nous impose une responsabilité et une dignité particulières. Ayons conscience de la beauté de notre mission. Nous avons le devoir d'être des chrétiens agissants comme saint Paul. La discipline de l'armée nous donne un avantage sur les civils, et nous devons en profiter pour leur indiquer le chemin des vertus chrétiennes. Comme saint Paul, ne soyons jamais neutres. Le soldat ne peut pas être neutre, il doit combattre. Si, par malheur, il en est parmi nous qui ont quitté provisoirement la voie du Christ, nous n'avons qu'à suivre l'exemple de saint Paul après sa conversion. Le moyen le plus efficace de suivre saint Paul est la communion fréquente. Pourquoi ne pas la pratiquer? Vous en avez la possibilité ici. Rappelez-vous les paroles de saint Paul : « ...et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » A ceux qui hésitent et qui répondent « Nous n'en sommes

pas dignes », je dis : Croyez-vous que les relations entre Dieu et nous soient mesurées par notre dignité ou par notre mérite ? Non, elles sont mesurées par Sa miséricorde et Son amour.

En étant de bons soldats du Roi Christ, vous servirez d'autant mieux votre patrie.

Allocution faite à un déjeuner du Club Canadien et du Club des Femmes Canadiennes

5 novembre 1941.

Nous sommes très émus, ma femme et moi, par votre accueil, où nous sentons la chaleur de votre amitié. C'est une joie pour nous de revenir à Québec où nous avons tant d'amis et où nous avons passé plusieurs années, parmi les plus heureuses de notre vie.

Monsieur le Président, nous vous remercions vivement des paroles que vous venez de nous adresser; elles nous touchent beaucoup.

Eminence, votre présence nous honore grandement; elle évoque pour nous le beau et glorieux voyage que vous avez fait en juin 1939 au pays de Jeanne d'Arc. Cent mille personnes vous acclamèrent à Domrémy en votre qualité de Légat pontifical et de Canadien français. Je n'oublierai jamais, Eminence, votre magnifique panégyrique de sainte Jeanne d'Arc au cours duquel vous avez dit: « Le Seigneur n'a point abandonné la France, car c'est le divin privilège des nations chrétiennes que de pouvoir être

guéries. Il lui a réservé une miséricorde infinie. Il lui a donné Lourdes, Ars, Pontmain, Lisieux, Nevers, et tant d'autres preuves de sa prédilection.» Qu'il est réconfortant de rappeler ces paroles en ces moments de deuil pour la France.

Nous sommes très sensibles également, monsieur le Premier Ministre, à votre présence. Je tiens à vous remercier bien sincèrement de l'accueil si sympathique que vous m'avez fait à mon arrivée.

J'ai pensé vous intéresser en vous racontant quelques impressions de mes derniers jours en France, après l'occupation allemande, et de ceux qui ont suivi en Angleterre. Vous comprendrez qu'il m'est impossible de vous donner mon opinion sur la situation politique ou mes commentaires sur les événements ou les personnes. Mais il existe certains faits, indépendants de la politique, qui font maintenant partie de l'histoire contemporaine. C'est une histoire bien triste pour nous tous, plus particulièrement pour ceux qui apprirent à connaître et à aimer la France durant la dernière guerre, lorsqu'ils eurent le privilège de l'aider à défendre son sol.

Quand je regarde en arrière, quelques dates ressortent.

16 *mai*.—Pour la première fois, les cercles diplomatiques de Paris comprirent que la situation était critique. Les divisions cuirassées avaient pénétré jusqu'à soixante-dix milles de Paris et avançaient toujours. Si elles avaient continué en direction du sud, il est probable qu'elles auraient atteint la capitale en peu de temps. Ce jour-là, on put assister à l'un des incidents les plus dramatiques de l'histoire de la ville. Nous reçûmes du Quai d'Orsay instruction de brûler tous les papiers secrets et confidentiels afin de les tenir hors d'atteinte de l'ennemi. Ces liasses précieuses, jetées des fenêtres supérieures du ministère des Affaires étrangères, tombaient dans la cour où on les brûlait. Pendant cinq jours, les flammes des papiers brûlant s'élevèrent aussi des jardins de l'Ambassade britannique. Oh! quelle perte tragique pour l'histoire quand ces documents, accumulés pendant des générations, furent détruits en pure perte.

Les armées allemandes, au lieu de pointer sur Paris, tournèrent vers le nord-ouest pour couper les armées britanniques... Mais nous sûmes avant longtemps que le répit qu'on nous accordait était le calme avant la tempête.

Après l'invasion allemande, je reçus à la Légation les réfugiés, canadiens et autres, venant

de Hollande et de Belgique, et plus tard du nord de la France. L'état dans lequel ils étaient, les histoires qu'ils racontaient, confirmaient les récits d'horreurs que la radio et la rumeur avaient déjà apportés: certains d'entre eux avaient laissé des êtres chers qui avaient été abattus brutalement.

Bien que depuis quelque temps déjà les Allemands fussent à portée de la ville, la vie à Paris n'avait pas beaucoup changé. Magasins, restaurants et cinémas étaient ouverts. Les visages étaient graves. Il n'y avait pas de gaieté, bien sûr, mais aucun signe de panique non plus. C'était comme si les nerfs avaient été engourdis et on n'avait plus qu'à vivre sa vie routinière. J'étais très impressionné par l'attitude stoïque du peuple, mais aussi très inquiet, parce qu'elle indiquait une absence totale de réaction qui eût empêché fatalement de parer à une menace sur Paris.

9 *juin*.—La situation militaire était désespérée. Je laissais mon appartement, avenue Foch, à six heures cinquante du matin. A la porte, un homme me tournant le dos disait au revoir à sa famille en automobile. Quand il se tourna, je reconnus le général Gamelin. Je ne l'avais pas vu depuis sa démission, bien que nous vé-

cûmes sous le même toit. A cette heure matinale, il était rasé, bien habillé en civil, paraissant très fatigué. Il parlait librement, mais avec quelque amertume, et sa voix trahissait émotion et faiblesse.

Il n'y avait plus d'espoir pour la France. Le général Weygand publiait un ordre du jour, d'une belle inspiration, dans lequel il commandait à ses soldats de se faire tuer sur place plutôt que de retraiter, mais cet ordre laissait percer l'état critique de l'armée française.

10 *juin*.—Ce jour-là, le Gouvernement français quittait Paris pour la Touraine. Des mesures étaient prises pour fermer la Légation du Canada. Je vis l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Bullitt, qui consentit à prendre sous sa protection les nationaux canadiens et leurs intérêts. Avant de partir, j'allais chez moi et recueillais quelques photographies de famille et une du maréchal Foch qu'il avait autographiée. Avec ce petit bagage sous le bras, le cœur triste, j'entrais dans une voiture déjà surchargée et m'enfonçais dans la nuit.

J'ai connu Paris sous beaucoup d'aspects: jamais je ne lui ai vu une figure aussi tragique que cette nuit-là. Les Allemands avaient passé leur journée à traverser la Seine, au nord-ouest

de Paris et, pour faciliter leurs opérations, ils s'étaient servis abondamment et avec succès d'écrans fumigènes. Le vent soufflait dans la direction de Paris et la fumée, après avoir rempli son rôle, était poussée vers la ville et s'étendait sur elle comme un drap mortuaire. Elle portait de nouveau avec elle, après vingt-six ans, l'odeur du champ de bataille. D'épais nuages étaient poussés par un fort vent qui soulevait en tourbillons la poussière et la fumée; dans la rue, les papiers voletaient follement — la nature répondant à la folie des hommes. L'air poussiéreux desséchait la bouche et serrait la gorge. On respirait moins facilement. Comme nous quittions Paris, nous pûmes tout juste deviner çà et là, à la lumière blafarde d'un réverbère voilé, des détachements de police et de troupes qui attendaient des ordres.

Le trajet Paris-Tours fut une épreuve. Le voyage, qui demande normalement trois heures, en prit dix-sept. Nous étions dans une file de voitures et de charrettes qui pouvait atteindre de trente à quarante milles de long. Pendant une des étapes du voyage, nous fîmes quinze milles en cinq heures. Pare-choc contre pare-choc, nous traînâmes les cent quarante-cinq milles du voyage. Peu après minuit, il y eut une alerte aérienne pendant laquelle il fallut,

une heure et demie, éteindre toutes les lumières; autrement, les bombardiers ennemis auraient pu nous infliger des pertes cruelles. La route que nous suivions, Etampes-Orléans-Blois, n'est large nulle part; elle était rendue encore plus étroite par les milliers de voitures garées sur la droite. Des conducteurs anxieux de s'éloigner le plus possible continuaient jusqu'à leur dernière goutte d'essence et alors s'installaient pour la nuit, dans l'espoir qu'une bonne Providence leur en enverrait le matin. Je crains que leurs espoirs n'aient été déçus, et que les Allemands n'aient trouvé ces mêmes voitures quand ils passèrent par là, quelques jours plus tard.

J'ai vu des femmes, des enfants et des vieillards, dans tous les véhicules imaginables — qu'en certains cas ils partageaient avec des animaux de la ferme — et quelques-uns étaient à pied. Ils avaient abandonné leur maison, ils ne savaient ni où ni comment leur terrible voyage finirait. Une fois de plus, dans les annales sanglantes de l'Europe, avait commencé, devant le feu des barbares, la fuite du peuple qui s'était efforcé de placer la civilisation, avec ses arts et ses sciences, au-dessus de la déification de la guerre. Il y eut de nombreux incidents pour prêter de la couleur au voyage. Je ne puis résister à la tentation de raconter l'aventure de

l'un de nos groupes qui avait décidé d'attendre jusqu'au matin pour continuer le trajet. La voiture avait été conduite à cent cinquante verges au delà de la grand'route où on avait trouvé un endroit tranquille, près d'un long mur de pierre. Les occupants se couchèrent sur du foin, sous la protection d'une bâche. Ils allaient dormir, quand une section de soldats en armes les fit lever. Le groupe découvrit alors pourquoi l'endroit était si tranquille — renseignement plutôt déconcertant avec les bombardiers allemands survolant: il était tout près d'une des plus grandes poudrières de France.

14 *juin*.—A cinq heures du matin, je fus éveillé par une estafette qui m'annonçait que le Gouvernement français désirait que le personnel de la légation canadienne fût en route pour Bordeaux à dix heures du matin au plus tard. Les chars d'assaut allemands s'étaient ouvert un passage à Evreux, descendaient vers le sud et auraient pu pénétrer à Tours le jour même. La circulation sur la route de Bordeaux était congestionnée, mais rien de comparable avec ce qui existait sur le trajet Paris-Tours.

16 *juin*.—Ce fut le dernier jour du combat du premier ministre Reynaud. Il avait été stimulé dans la matinée par l'offre dramatique et sans

précédent du Gouvernement britannique de Sa Majesté. La France et la Grande-Bretagne auraient cessé d'être deux nations et seraient devenues une union franco-britannique. L'association aurait été complétée par des organismes communs pour la défense, les questions étrangères, financières et économiques. Les parlements auraient été associés; il n'y aurait eu qu'un cabinet de Guerre et une nationalité commune.

Quand Reynaud apporta cette nouvelle sensationnelle à ses confrères, la plupart ne s'y intéressèrent pas. Fatigué et découragé, incapable de nager plus longtemps contre le courant de pessimisme, il offrit sa démission.

17 *juin*.—Peu après minuit, le maréchal Pétain formait un cabinet. Les ministres les plus en faveur de la continuation du combat — Mandel, Campinchi, Marin — n'en faisaient pas partie. Le cœur n'y étant plus, la capitulation devait suivre rapidement. Le premier acte du maréchal Pétain fut de demander à l'ambassadeur d'Espagne de transmettre une demande d'armistice par l'intermédiaire du général Franco.

L'ambassadeur de Grande-Bretagne, le ministre de l'Afrique du Sud et moi-même, nous décidâmes d'envoyer en Angleterre toutes les

femmes et les enfants de l'ambassade et des légations. Ils partirent dans un contre-torpilleur et furent transférés plus tard sur un cargo. Leur voyage jusqu'en Grande-Bretagne fut pénible. Il prit quatre jours et quatre nuits pendant lesquels ils supportèrent quelques bombardements.

20 *juin*.—La première réponse à la demande d'armistice faite par le Maréchal fut conforme à la norme teutonique. Ce fut un étalage de force destiné à intimider et à terroriser. Peu après minuit, en parlant avec le ministre sud-africain, dans un hôtel de Bordeaux, nous entendîmes deux bombes siffler. L'électricité était coupée. A l'aide d'une lampe de poche, nous cherchâmes notre chemin qui nous conduisait à des caves à vin profondes et spacieuses. Nous formions une foule bigarrée: le général Gouraud en uniforme, lord Lloyd en robe de chambre de soie, des ministres, des diplomates et des fonctionnaires. Nous n'aurions pas pu trouver de plus mauvais endroit, je crois. Non seulement les caves étaient vieilles et en mauvais état, mais de plus elles étaient remplies de bouteilles. Des dizaines de milliers. J'imagine le gâchis qu'aurait fait une bombe en touchant l'hôtel.

22 *juin*.—A deux heures du matin, on m'informait que le Gouvernement français avait enfin

reçu les conditions de l'armistice. Peu après, j'atteignais la maison occupée par le Président de la République où siégeait le conseil des ministres. J'entrais dans un grand hall rectangulaire, au plafond haut supporté par des colonnes de marbre; là, une douzaine d'hommes, la plupart en uniforme, étaient assis en silence, la tête penchée. Le hall était dans une demi-obscurité, faiblement éclairé par quelques lampes électriques bleuies. Il y avait un air de mort. L'ambassadeur britannique était sur un canapé, tout au bout du hall... Je pris la place vacante à côté de lui. A trois heures vingt du matin, les larges portes conduisant à une chambre voisine où le conseil avait siégé s'ouvrirent, et les ministres français, brisés par la fatigue, pénétrèrent dans le hall. L'ambassadeur britannique, le ministre sud-africain et moi-même nous approchâmes de M. Beaudoin, ministre des Affaires étrangères; nous eûmes une conversation que je ne peux pas révéler.

Il nous donna une copie des conditions de l'armistice. Nous retournâmes à pied à l'hôtel, car nous avions besoin d'air. Le souvenir de la marche par les rues désertes de Bordeaux, à l'aurore, restera toujours poignant dans ma mémoire.

Quand nous apprîmes que l'armistice avait été signé, vers sept heures du soir, le même jour, nous fîmes nos préparatifs de départ. J'eus une conversation d'adieu avec le général Weygand, et, peu avant minuit, je partis en voiture pour Arcachon, à quarante milles au sud de Bordeaux.

Le lendemain, de bonne heure, nous montâmes à bord d'un petit sardinier appelé *le Cygne*. Je n'ai jamais vu un bateau qui ressemblât si peu à un cygne dans ses traits et ses couleurs. Nous gagnâmes la haute mer et, après avoir ballotté trois heures dans le golfe de Gascogne, nous atteignîmes l'endroit où nous espérions trouver un croiseur. Mais le croiseur n'y était pas et nous pensions à retourner en France, quand nous captâmes un message, sur un petit récepteur, du commandant du croiseur. Il disait que le croiseur n'avait pas pu rester dans ces eaux parce qu'il y avait un sous-marin ennemi à portée (mais les sous-marins ne s'intéressent pas aux bateaux-pêcheurs). Il ajoutait qu'un contre-torpilleur était envoyé pour nous enlever. En effet, peu après, il apparut en scène et je découvris à ma grande joie, qu'il était canadien. Ce fut une source de vive satisfaction que les représentants de Sa Majesté pour le Royaume-Uni et l'Afrique du Sud trouvent refuge dans

un navire canadien. J'avais l'impression de les recevoir sur le sol canadien, si je puis me permettre cette expression en parlant d'un navire. C'était une preuve tangible de l'esprit de coopération qui anime le Commonwealth britannique. Malheureusement, comme vous le savez, *le Fraser* coula au fond quelques jours plus tard, dans les mêmes eaux.

Le contre-torpilleur nous amena au croiseur dans lequel nous partîmes à l'aube. Il mit le cap sur l'Angleterre en faisant un peu moins de trente nœuds. A trois heures du matin, je montais sur le pont; la pleine lune répandait une lumière d'argent sur la mer. Le ciel était clair, sauf à l'est où de grands nuages, comme un symbole, tissaient un linceul à la France. C'était l'adieu au pays de mes ancêtres que je reverrai quand la France sera libérée par notre victoire et celle de tous les Français qui combattent à nos côtés et de ceux qui résistent en France, au prix de leur vie. C'est le seul espoir pour la France de se relever de l'humiliation de la défaite.

Oui, la France sera délivrée de ses chaînes, il faut qu'elle soit délivrée. Parlant au peuple de France, le jour des Morts, j'ai dit: Le monde a frémi d'horreur devant le massacre de Nantes et de Bordeaux, après vingt siècles de christia-

nisme. Que l'on punisse les coupables, oui, mais le sang des martyrs crie au Ciel. Rien de plus fécond que le sang des martyrs, la grandeur morale de la France en a jailli. Les Allemands ne comprennent pas — comment le comprendraient-ils? — qu'en donnant à la France des martyrs, ils préparent leur propre perte. Les Allemands ont crucifié la France, ils ne l'ont pas tuée. Les Allemands ont crucifié la France, mais chaque goutte de sang qui coule de la croix appelle la vengeance de Dieu.

La France revivra. Nous avons besoin d'elle, pure et intacte. Nous avons besoin de l'âme française sans tache, du cœur français libre de sang pollué.

Alors ce fut l'Angleterre. Nous eûmes le privilège, ma femme et moi, d'habiter Londres pendant les premiers bombardements des mois d'août et de septembre 1940. Je dis « privilège » parce que cela nous a permis de constater sur place et d'admirer le courage du peuple britannique sous le feu. Nous vîmes des églises et des maisons démolies, les maisons des plus humbles comme des plus grands; le jour où nous quittâmes Londres, le palais du roi était bombardé pour la deuxième fois.

Voilà quelques-uns des souvenirs, aigus et douloureux, que j'ai rapportés d'Europe.

Cela s'est passé en France et en Angleterre, pourquoi pas ici? Je ne dis pas aujourd'hui ou demain, mais sans aucun doute *un jour,* si les nazis arrivent à la domination du monde qu'ils recherchent et dont ils se vantent déjà.

Ne me dites pas que le souffle de la guerre ne peut pas nous secouer jusqu'au Canada. Le jour où l'Atlantique cessera d'être un obstacle et deviendra une large route conduisant à ces rivages, le jour où les flottes britannique, américaine et canadienne n'auront plus la maîtrise de l'Atlantique, si une telle chose était concevable, notre heure aurait sonné. Ne dites pas que c'est impossible, dites plutôt que *cela ne sera pas* si chacun de nous fait son devoir, tout son devoir.

Le premier ministre du Canada, il y a deux jours, nous a tracé un tableau sombre: « La machine de guerre qui confronte aujourd'hui les forces de la liberté est non seulement plus puissante que tout ce qu'on a pu concevoir jusqu'ici, mais les sources de sa puissance sont plus fermement assises que jamais. Il faut s'attendre à ce que la puissance allemande continue encore à s'accroître pendant quelque temps, tandis que la violence et les tueries iront croissantes. Tant qu'on n'aura pas envisagé dans toutes les parties du globe les plus terribles éventualités, on doit

s'attendre à ce que les souffrances de l'humanité ne cessent d'augmenter. »

Tableau sombre en effet, mais conforme à la vérité. Nous aussi nous aurons un passage noir à traverser avant de parvenir à la lumière de la paix, et ce passage, nous n'y avons même pas pénétré encore. Soyons sincères avec nous-mêmes : jusqu'à présent, quels sacrifices avons-nous faits? Je crois que notre heure de souffrance viendra, souffrance dans l'âme, souffrance dans la chair. Préparons-nous.

Notre époque, où la vitesse a rompu les obstacles et supprimé les distances, a profondément changé le code des lois qui gouvernent l'humanité. Récemment encore, nous parlions d'eaux territoriales, de droits qui s'étendent jusqu'à une limite de trois ou de douze milles. Tout cela a été balayé. Le président Roosevelt fait un exemple frappant de cette transformation quand il a le courage et la prévoyance d'envoyer des troupes pour occuper l'Islande. Les frontières ne doivent plus être des obstacles à la collaboration internationale et à l'assistance mutuelle. Elles doivent cesser d'être mortes et impersonnelles ; elles doivent plutôt prendre vie dans la charité, comme les bras s'étendent pour embrasser et réconforter. Cette guerre nous a appris que les limites d'une nation civilisée ne sont

plus fixées par la géographie seule; elles se trouvent partout où des hommes combattent et meurent pour la cause sacrée de la vérité, de la justice et de la liberté.

Ce n'est pas une guerre ordinaire entre peuples, c'est une guerre dans laquelle les forces de la matière et du mal sont dressées contre celles de l'esprit. Secouons donc les chaînes du matérialisme, brisons la couche d'argile qui emprisonne les âmes.

N'est-il pas temps que nous tournions nos yeux vers Dieu pour qu'Il nous guide? N'est-il pas temps que nous le priions, lui qui disait, il y a dix-neuf siècles: « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, Il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. » La foi? Oui, mais la foi sans les œuvres est une foi morte.

Quelles œuvres? Chacun de nous doit travailler comme si la victoire dépendait de lui ou d'elle seule — chacun suivant son âge, ses forces, ses aptitudes, chacun apportant à la tâche tout ce que Dieu lui a donné.

C'est le service total, le seul digne des hommes et des femmes qui se respectent. Nous le ferons, ce don total, j'en ai la conviction, et ainsi nous vaincrons.

Message du Brigadier Vanier pendant la campagne de l'Emprunt de la Victoire

Le soldat, le marin, l'aviateur canadien outre-mer a quitté son pays, son foyer, sa famille; sur l'autel de la Patrie, il a fait le don total de sa personne.

Pour ce sacrifice librement consenti, il ne demande aucune récompense, il prodigue le capital de son temps, de sa santé, de sa vie, sans promesse ni espoir d'intérêt.

Il a tout *donné*.

Et nous? — Sera-t-il dit, devant ces exemples héroïques, que nous hésitons à *prêter* notre argent pour maintenir et équiper nos troupes qui sont là-bas?

Il ne s'agit pas ici de notre temps, de notre santé ou de notre vie, mais d'un simple prêt d'argent à l'Etat, et à bon intérêt. Insister auprès de vous serait une injure.

A pleines mains, apportons notre argent, afin qu'il travaille pour les forces armées de notre pays, et pour la victoire.

Convention pour le recrutement au Château Frontenac

Causerie faite le 20 novembre 1941, à Québec.

C'est une joie pour moi de vous souhaiter la bienvenue à Québec et de vous remercier de la collaboration que vous apportez à l'œuvre du recrutement.

Merci, mes amis, d'être venus en aussi grand nombre de tous les coins de la région militaire de Québec, de la Gaspésie, du Lac-Saint-Jean, des Cantons de l'Est, du bas du fleuve, de la Côte Nord et des environs de Québec. Voilà une réunion qui est vraiment représentative. Je m'en réjouis parce que je sens déjà votre désir, votre volonté de coopérer largement dans nos efforts pour attirer aux drapeaux la jeunesse de notre pays.

Le recrutement actuel ne suffit pas à nos besoins. Avouons-le.

Au début de la guerre, nous ne possédions pas en quantité suffisante l'armement et les outils nécessaires; ceci n'est pas surprenant puisque nous ne désirions pas la guerre. Il nous a fallu

du temps pour organiser la fabrication de ces engins de combat. La tâche a été rude, mais enfin nous avons réussi ; nos usines sont en plein rendement et expédient leurs produits vers les champs de bataille d'Europe et d'Afrique par la voie des airs et par mer. Il nous faut maintenant les hommes pour équiper ces machines et manier ces outils.

Oui, messieurs, nous avons besoin d'hommes, un besoin pressant. Le système volontaire est le meilleur système, à la condition d'obtenir les volontaires. Les nôtres sont là-bas qui auront besoin de renfort — surtout au moment où ils entreront en action. Si nous manquons à leur appel ? Durant la dernière guerre, les Canadiens d'origine française n'avaient qu'un régiment au front, le 22e. Aujourd'hui, nous en avons plusieurs qui réclament du renfort et qui réclameront de plus en plus avec le nouveau développement de l'action canadienne-française dans l'armée.

Que diront-ils si nous n'obtenons pas les recrues nécessaires à maintenir leurs unités ? Messieurs, je suis très inquiet.

Vous exercez une influence, une grande influence. De grâce, aidez-nous à encourager les jeunes à s'enrôler pour le service outre-mer, à

remplir et à maintenir nos cadres. Vous ferez une bonne action, une action bienfaisante. Il ne s'agit pas seulement d'une bonne action — vous écarterez peut-être la possibilité d'une crise nationale.

Pourquoi cet appel aux armes? Parce que la lutte est engagée entre les forces du mal et les forces du bien, et ceux qui combattent sont de véritables croisés. En voulez-vous la preuve? Dans une lettre pastorale publiée par les évêques allemands le 6 juillet 1941, ils ont eu le courage d'écrire ce qui suit: « Le Reichkommissar a décrété que le conseil du Syndicat des ouvriers catholiques romains devait suspendre toutes ses activités et qu'il serait remplacé par un commissaire nazi muni de pleins pouvoirs. Cela équivaut, en fait, à la destruction du Syndicat des ouvriers catholiques romains et des syndicats qui lui sont associés. Le dimanche, 26 janvier, nous annoncions, du haut de toutes les chaires, que les saints sacrements devaient être refusés à tout catholique dont on sait qu'il appuie le mouvement nazi dans une mesure considérable, non seulement parce que ce mouvement menace d'entraver l'Eglise dans le libre exercice de ses devoirs, mais aussi parce qu'il met gravement en danger la conception chrétienne de la vie de tous ceux qui y participent. »

Notre vénéré cardinal Villeneuve parla d'Hitler dans les termes suivants : « Tous les peuples ont péché. Nous avons tous péché. Il n'empêche qu'en ce moment, au sein de l'humanité divisée, Hitler représente la félonie, l'irréligion et l'organisation du mal, et que ceux dont il a fait ses victimes ou qu'il se dispose à attaquer, symbolisent le droit, la fidélité à Dieu et à la patrie, les forces de l'ordre et du bien moral. Aussi bien, avec une discrétion toujours sage, mais en même temps avec une force héroïque, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie XII, a-t-il fait entendre au monde où vont les inclinations de son cœur, ses vœux et ses prières, et vers quels drapeaux se projettent ses bénédictions. »

Voilà ce que les évêques allemands et le cardinal Villeneuve — et je pourrais vous en citer de tous les pays — pensent de la doctrine nazie.

Avec quelle fierté chacun de nous doit se rallier à cette croisade pour que la vraie Croix ne connaisse pas l'insulte de la croix gammée.

Laissez-moi vous raconter deux petits incidents de la guerre actuelle.

J'ai vu la fuite des réfugiés en France, femmes, enfants, vieillards. J'ai vu cette bande de déshérités fuyant devant le barbare après

avoir abandonné leur foyer et, dans certains cas, laissant des êtres chers tués en chemin.

Un Canadien de mes amis, avec sa femme, fuyait vers le Sud en auto. Ils étaient âgés de 65 à 70. Les avions bombardaient la route, la voiture fut atteinte par des éclats. La femme, déjà frêle, est morte d'une crise cardiaque. Le pauvre homme — c'est lui-même qui me le raconta — trouva sur la route un prêtre qui récita une prière sur le corps, puis, avec l'aide de quelques autres réfugiés, il creusa au bord du chemin une fosse dans laquelle il enterra sa femme.

Durant les premiers mois de la guerre, un réfugié allemand et sa femme, tous deux Juifs, habitaient un appartement dans le même immeuble que moi, à Paris. C'étaient de braves gens, qui avaient fui Hitler. Ils n'ont pas pu quitter Paris avant l'arrivée des Allemands. Lorsqu'on frappa à leur porte, il n'y eut pas de réponse. On enfonça et on trouva deux cadavres. L'homme, plutôt que de faire face avec sa femme aux monstres allemands, l'avait tuée et ensuite s'était suicidé.

Voici maintenant un souvenir de la dernière guerre. Le soldat Deblois, rude en apparence, était sensible comme un enfant. A la vue d'un

blessé où qu'il fût, son cœur débordait, il se lançait à son secours. Un jour que je le félicitais, il me répondit simplement: « Major, on peut pas les laisser mourir tout seuls. » Ah! que j'ai été fier des miens sur le champ de bataille. Ayant vécu avec eux dans les tranchées pendant trois ans, je proclame nos soldats magnifiques de courage et d'ardeur. Il y a quelques mois, le premier ministre Godbout faisait l'éloge de deux braves du 22e, Brillant et Keable, qui ont mérité la Croix Victoria, la plus belle décoration britannique. J'apporte ici le témoignage de mon humble voix. Au moment où Brillant reçut ses blessures mortelles, j'eus l'insigne honneur de commander le 22e. C'était en pleine attaque. Pendant deux jours, Brillant s'était battu comme un lion, puis, après avoir été blessé trois fois, il tomba. Je vois toujours mon ami sur un brancard improvisé; déjà son teint est livide, mais il a le sourire aux lèvres, la sérénité dans le regard.

En Europe, des milliers d'âmes en détresse crient vers le Ciel. Ce sont les déshérités, les opprimés, les flagellés d'Hitler. Ils nous appellent à leur secours. Comme Deblois, je m'écrie: « On ne peut pas les laisser mourir tout seuls. »

Messieurs, la jeunesse de ce temps est privilégiée. Elle peut s'enrôler sous le drapeau d'une nouvelle croisade. Elle a l'honneur, si elle le veut, de se mettre aux ordres d'un idéal. Encourageons notre jeunesse à s'élever au-dessus du matérialisme vide de ce siècle de machines, dans lequel l'homme s'abrutit à moins de réagir violemment.

Et si, dans cette lutte sacrée, quelques-uns, peut-être plusieurs, des nôtres devaient tomber, est-il une mort plus glorieuse, plus belle, que celle de donner sa vie pour les autres? Jamais je n'ai trouvé mes compatriotes aussi sublimes dans le sacrifice. Ne les plaignons donc pas, ceux qui savent sourire à la mort comme à un ami qui les conduit vers Dieu.

Allons, jeunes gens, haut les cœurs! En route pour la victoire.

Le Canada parle à la France

Amis de France...

qui m'écoutez ce soir, c'est le Ministre du Canada qui vous parle de Québec. Je sais que vous m'écoutez malgré la défense de ceux qui voudraient vous empêcher d'entendre la voix de vos amis et compatriotes qui jouissent de leur liberté. Vous nous manquez beaucoup à ma femme et à moi qui avons été si heureux parmi vous. Nous avons reçu vos lettres et vos messages. Nous avons été profondément émus par les paroles d'une amie qui nous écrit : « Vous ne sauriez croire combien nous pensons sans cesse à vous, combien nous vivons avec vous, mettant en vous tout notre espoir et totalement d'accord, malgré des cas de conscience tragiques, avec vous tous. Dites-vous que vous reviendrez tous à Paris, que vous passerez sous l'Arc de Triomphe ; après tant de souffrances, si nous sommes encore vivants, nous craignons de mourir de joie. C'est alors qu'il faudra reconstruire au sens chrétien le plus profond. » Ce message nous révèle la vraie France dont nous n'avions jamais

douté! Merci, chère amie, vous connaissez notre fidèle affection, nos prières se joignent aux vôtres. Nous pensons à vous tous qui luttez et souffrez. Nous savions que vous résisteriez et nous sommes fiers de vous. Votre courage dans la souffrance est héroïque et nous inspire... C'est ce courage inébranlable dont vous donnez de telles preuves, qui finira par triompher.

Il y a tant de souvenirs qui nous lient, amis de France. J'ai eu l'honneur de combattre à vos côtés en 1914-1918. J'ai vu la France glorieuse sous le soleil de la victoire, grave sous la menace de Munich, généreuse au moment de l'entrée en guerre; j'ai entendu le tambour du crieur du village annonçant la mobilisation et le cri mâle du tocsin appelant ses fils au drapeau. J'ai vu la femme de France courageuse dans la séparation, souriant à travers ses larmes. J'ai vu vos routes autrefois si accueillantes encombrées de femmes, enfants et vieillards, fuyant l'envahisseur après avoir abandonné leurs foyers et quelquefois même des êtres chers. Oui, j'ai connu la France lorsque les barbares, avec rage et haine, se sont rués sur elle.

Dans la nuit tragique du 10 au 11 juin, je fermai la Légation du Canada à Paris et à mon tour devins réfugié. Je fus témoin de votre dé-

tresse. Je restai avec vous jusqu'après la signature de l'armistice; je dus alors quitter la France puisque le Canada continuait la lutte. Mais je partis la mort dans l'âme. J'y retournerai, et avec quelle joie, après notre victoire et celle de tous les Français qui combattent à nos côtés et de ceux qui résistent en France au prix de leur vie.

Il y a deux ans, le Jour des Morts, j'étais dans un de vos cimetières de village: avec les habitants, je déposai des fleurs et je priai. Aujourd'hui, je suis allé au cimetière de Belmont à Québec où les pierres tombales portent des noms français. J'ai senti la communion qui existe entre nous et nos morts. Maurice Barrès, dans sa Chronique de la Grande Guerre à la date du 1er novembre 1917, cite un exemple émouvant de cette communion: «...dans la forêt d'Apremont, il y a dans un ravin un petit cimetière de cinq à six tombes, datant des premiers mois de la guerre. C'était près de ce cimetière que le plus volontiers les chefs de bataillon remettaient à leurs hommes la Croix de guerre. Ils prenaient les morts à témoin du courage des survivants et les liaient les uns les autres, dans une tradition sublime.» En ce jour si cher aux Français, gardons le silence et écoutons ceux qui sont morts au champ d'honneur.

Les entendez-vous, ceux de la Marne, ceux de Verdun, tous les morts. Leur voix monte dans la nuit qui est tombée sur la France; c'est une voix claire et fière qui proclame le même idéal d'honneur, de justice et de liberté pour lequel, depuis dix siècles, plusieurs millions de Français ont donné leur vie. La voix est forte comme celle du clairon qui appelle aux armes. Un Français de l'autre guerre a jeté ce cri sublime: « Debout, les morts! » Entendez-vous maintenant nos morts qui crient: « Debout, les vivants! »

Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander de ne pas collaborer avec l'être ignoble qui souille votre sol, vous ne le pouvez pas parce que vous êtes français — un civilisé ne collabore pas avec un barbare! Comme vous vous en rendez compte depuis le massacre de Nantes et de Bordeaux! Le monde a frémi d'horreur devant ce crime commis après vingt siècles de christianisme.

Allemands, vous avez crucifié la France, vous ne l'avez pas tuée. Allemands, vous avez crucifié la France, mais chaque goutte de sang qui coule de la croix appelle la vengeance de Dieu.

Que l'on punisse les coupables, oui, mais le sang des innocents crie au Ciel. Rien de plus

fécond que le sang des martyrs: la grandeur morale de la France en a jailli. Les Allemands ne comprennent pas — comment le comprendraient-ils? qu'en donnant à la France des martyrs, ils préparent leur propre perte.

Français, le monde a besoin de la France pure et intacte, elle ne le serait plus si elle acceptait de collaborer avec ce vampire qui saperait son génie. Français, fils des cathédrales, savez-vous ce qu'Hitler vient de faire? Son buste a été placé sur le maître-autel de la cathédrale de Strasbourg qui est destinée désormais à être une salle de réunion pour la jeunesse hitlérienne. Français, nous avons besoin de vos prêtres, de vos soldats, marins et aviateurs; nous avons besoin de vos savants, de vos écrivains, de vos artistes... En un mot, nous avons besoin de l'âme française sans tache, du cœur français libre de sang pollué.

Jamais je n'ai été aussi sûr de la victoire finale que maintenant. Le président Roosevelt vient de nous en donner l'assurance: en dénonçant le torpillage du contre-torpilleur américain Kearny, il a déclaré le 27 octobre: « Nous, Américains, avons fait le branlebas de combat et sommes à nos postes. Nous nous sommes engagés à détruire l'hitlérisme. »

Des millions d'Allemands gisent sur le sol russe où bientôt la neige leur fera un linceul. Les usines de l'Angleterre, de tout l'Empire Britannique et des Etats-Unis vrombissent et livrent leurs engins de guerre. Nous, au Canada, voyons une volée ininterrompue d'avions de bombardement se diriger vers l'Angleterre. J'ai pu constater leur puissance et leur vitesse, ayant récemment fait la traversée moi-même. Malgré la jactance des boches, nos aviateurs et nos soldats traversent l'Atlantique librement. En ma qualité de Commandant de la région militaire de Québec, je continue de former et d'entraîner des milliers de jeunes Canadiens français qui répondent à l'appel des armes. Français, vos frères du Canada lutteront jusqu'à votre délivrance.

Dieu vous garde, amis de France, nous vaincrons.

La guerre et nous

Texte de la conférence
faite à l'Institut Canadien, le 21 décembre 1941.

J'ai choisi ce titre parce que la guerre, en ce moment, domine la terre et les hommes. Que nous le voulions ou non, l'orage éclate dans tous les coins du monde, répandant une pluie de feu et de fer. Celui qui voudrait s'en désintéresser est comme l'homme qui voudrait vivre sans respirer. La guerre, malheureusement, est dans l'air, dans une forme physique et littérale — nous devons respirer cet air, bon gré mal gré; il s'agit d'exister tout en aspirant l'air vicié, mais il faut réagir et se débattre pour ne pas suffoquer. Il faut poser une action énergique et continue, trouver les moyens de dissiper ces miasmes qui étouffent et empêcher qu'ils ne se reforment sur la tête de nos enfants.

Oui, la guerre nous a envahis et s'infiltre comme un poison dans notre vie, et dans toutes nos activités. Tous nous sentons que l'essence de cette guerre est unique et ne correspond à rien dans l'histoire du monde.

Il sera utile peut-être d'en étudier quelques éléments.

La lutte actuelle met en présence deux idéologies, deux systèmes de philosophie, l'un basé sur l'idée de l'état totalitaire, dans la conception duquel l'individu ne compte pas. L'homme est sans âme et sans cœur. Aussi longtemps qu'il peut être utile à l'Etat, l'Etat s'en sert; dès que, par l'âge, le manque de santé physique ou mentale, il ne peut rendre de services, l'Etat le rejette et, adoptant la pratique de l'euthanasie, s'arroge le droit de le tuer. En fait, les Allemands ont ajouté ce nouveau genre d'assassinat à leur liste déjà longue. Toutes les activités humaines sont dirigées vers la déification de l'Etat. En dehors de l'Etat, rien n'existe.

L'autre système est basé sur la liberté individuelle qui repose sur la doctrine chrétienne. La liberté de chacun, dans le cadre des commandements de Dieu, est chose sacrée. On peut dire même que le salut éternel de chacun repose, dans une certaine mesure, sur cette conception. L'homme a une âme et un corps dont seul Dieu peut disposer. Que ce corps soit infirme et inutile, il est tout de même quelque chose de précieux parce qu'il est le tabernacle de l'âme, et personne, sauf Dieu, n'a le droit de hâter la

dissociation de l'âme et du corps. Cette conception est bien celle du Christ qui est venu sur la terre, non pour sauver les Etats, mais pour sauver l'âme de chacun.

Pie XI, de sainte et héroïque mémoire, a flétri l'Etat totalitaire dans la magnifique et courageuse encyclique « Mit brennender Sorge » qu'il adressa aux évêques allemands le 14 mars 1937. Au gouvernement nazi, cette encyclique est une réplique forte et lumineuse. Elle renferme quelques-unes des plus belles pages religieuses ou profanes que j'aie jamais lues. Pie XI, avec une clarté d'esprit, avec des paroles-éclair, a foudroyé le petit cerveau — Hitler, qui vit dans une espèce de panthéisme confus, qui se croit un Messie, qui parle de révélation divine, de la mission d'une seule race supérieure qui doit dominer le monde. C'est un devoir pour tout chrétien de lire cette encyclique. Pie XI écrit: « Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'Etat, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine — toutes choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable, — quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses, et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses

créé et ordonné par Dieu: celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi.

« Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu, le Créateur de l'univers, le Roi et le Législateur de tous les peuples, dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race.

« *Révélation,* au sens chrétien du mot, désigne la parole dite par Dieu aux hommes. Employer ce même mot pour les *suggestions* du sang et de la race, pour les irradiations de l'histoire d'un peuple, c'est, à coup sûr, créer une équivoque. Une fausse monnaie de cette sorte ne mérite pas de passer dans l'usage des fidèles du Christ. »

Pie XI termine par ces paroles terribles et prophétiques: « Celui qui sonde les cœurs et les reins Nous est témoin que Nous n'avons pas de plus intime désir que le rétablissement en Allemagne d'une paix véritable entre l'Eglise et l'Etat. Mais si — sans Notre faute — cette paix ne doit pas s'établir, alors l'Eglise de Dieu défendra ses droits et ses libertés au nom du

Tout-Puissant dont le bras, même aujourd'hui, n'est pas raccourci. » Ainsi, Pie XI balaie Hitler comme une ordure. Hitler, devant cette colère d'un saint homme, tremble, se recoquille, rapetisse et reprend sa vraie forme d'hystérique.

Comme vous le savez, le pape actuel également n'a cessé de protester contre la conception autonomiste et absolutiste de l'Etat.

Les évêques hollandais, au mois de janvier de cette année, ont annoncé du haut de toutes les chaires que les saints sacrements devaient être refusés « à tout catholique dont on sait qu'il appuie le mouvement nazi dans une mesure considérable, non seulement parce que ce mouvement menace d'entraver l'Eglise dans le libre exercice de ses devoirs,... mais aussi parce qu'il met gravement en danger la conception chrétienne de vie de tous ceux qui y participent ».

Les mêmes évêques, le 25 juillet dernier, ont protesté avec énergie contre le démembrement en Hollande du Syndicat des Ouvriers Catholiques. Ils ont félicité dans les termes suivants les ouvriers catholiques d'avoir accepté la dispersion du Syndicat plutôt que de collaborer avec les conquérants allemands : « Nous tenons à proclamer ouvertement notre joie que tous les

chefs (des Syndicats Catholiques) ont tenu si courageusement et refusé leur coopération. »

Dans une lettre pastorale publiée par les évêques allemands le 6 juillet 1941, ils ont eu l'audace d'écrire : « La question qui se pose, pour le christianisme et pour l'Eglise en Allemagne, est celle d'être ou de ne pas être. Il y a quelque temps, furent distribués des centaines de mille exemplaires d'un ouvrage qui déclare que, nous, les Allemands, devons choisir aujourd'hui entre le Christ et le peuple allemand. Avec une grande indignation, nous, catholiques allemands, refusons de faire un tel choix. Nous aimons notre peuple allemand et, si c'est nécessaire, nous lui sacrifierons notre vie même. Cependant, nous vivons et nous mourrons pour Jésus-Christ et nous voulons rester liés à lui pour le présent et pour toute l'éternité. » Voilà ce que les papes, les évêques allemands et hollandais, — je pourrais vous en citer de tous les pays — pensent de la doctrine nazie.

Dans un livre publié en Allemagne dernièrement, *Gott Und Volk* (Dieu et la Nation), un livre largement diffusé, on donne un précis de la nouvelle religion du Reich. Quelques extraits suivent : « Nous, Allemands, avons été appelés les premiers à briser avec la chrétienté — c'est

un honneur. La foi allemande ne dictera à personne ses relations avec Dieu — tout le monde pourra suivre sa propre inclination. Mais personne n'ira chercher son inspiration à Rome ou à Jérusalem. L'Allemagne est notre terre sainte; elle sera notre religion. »

Un autre témoignage allemand. Goebbels, l'infâme Goebbels, a eu l'effronterie de déclarer : « Notre chef devient l'intermédiaire entre son peuple et Dieu. Toute parole prononcée par notre chef en est une de religion dans son sens le plus élevé, dans sa signification la plus profonde et la plus cachée. »

Voilà, mesdames, messieurs, ce que représente, du point de vue religieux, l'Allemagne d'aujourd'hui. Est-il permis de douter maintenant que la lutte engagée est entre les forces du bien et du mal; est-il permis de douter que ceux qui y prennent part sont de véritables croisés?

Après notre départ de France, nous pûmes observer pendant trois mois le peuple d'Angleterre, continuant de vivre sous les bombes, non seulement avec calme et courage, mais avec un sens de l'humour qui ajoutait à sa grandeur.

Je reçus un jour une lettre du directeur de l'école que mes fils fréquentaient avant la

guerre. Une très grosse bombe est tombée à une centaine de verges de l'école. L'explosion fut terrible. Le directeur courut au dortoir des garçons au rez-de-chaussée, s'attendant sans doute à y trouver au moins un peu d'agitation. Et voici ce qu'il entendit dire à un petit garçon : « Ça, c'en était une vraie. »

Je lisais dernièrement ce beau témoignage rendu à l'Angleterre : « Je passe devant un abri au moment où sonne l'alarme. Un gardien invite les passants à s'y réfugier : personne n'y entre. Les conducteurs d'autobus, laissés libres d'arrêter ou de circuler, continuent leur service... L'impassibilité des hommes de police devient proverbiale. La population partage bientôt leur assurance. Les gamins s'amusent, durant les alertes, à imiter le sifflement des bombes qui descendent. On n'est pas indifférent devant les ruines qui s'accumulent ; on manifeste sa tristesse, on exprime son regret, son inquiétude, plus que son indignation. Jamais je n'entends un mot défaitiste. C'est la guerre. On encaisse, comme de bons jouteurs... L'une des raisons de ce calme pendant les alertes est, sans doute, qu'on réussit à tenir les avions à une grande hauteur. Faudra-t-il, avec l'automne, non seulement se cabaner de bonne heure, mais aussi retourner coucher aux abris, fort délaissés du-

rant la belle saison? J'imagine que l'habitude ne s'en reprendra pas sans peine. Nous pouvons croire, cependant, que le courage des Anglais s'élèvera vite au niveau du péril, et qu'ils donneront, de nouveau, le magnifique exemple d'une froide détermination à tout souffrir plutôt que de se laisser dominer.» Ce beau témoignage est digne de respect, il a été écrit par le Révérend Père Adélard Dugré, de la Société de Jésus, assistant du Général pour l'Angleterre, la Belgique et le Canada.

J'entends parfois le commentaire: «Nous nous battons uniquement pour l'Angleterre.» Allons donc, la guerre n'est pas celle de l'Angleterre, elle est celle de tous les civilisés. Nous nous battons d'abord pour la défense et pour la liberté du Canada, pour la défense et la liberté de nos foyers, de nos femmes, de nos enfants. En second lieu, nous luttons pour délivrer de leurs chaînes les peuples qui sont esclaves d'Hitler. L'Angleterre est libre et restera libre. Les peuples libres n'ont pas le même besoin de secours que les peuples esclaves.

Nous du Canada, bien nourris et vivant dans le confort, provisoirement à l'abri des bombes, nous rendons-nous compte des souffrances des malheureux d'Europe? Ils sont des millions qui

gémissent dans la misère. Avons-nous assez souffert pour comprendre les souffrances des autres ? A ce sujet, je vous recommande le livre si juste, si objectif, de l'abbé Maheux, *Ton histoire est une épopée.*

Voyez les Polonais, dont plus de cent mille ont été assassinés froidement, sans compter les centaines de mille qui ont été l'objet de traitements si brutaux, déportation, etc., qu'ils sont morts ou mourront sûrement. Ecoutez les paroles du pape Pie XII : « Le sang d'innombrables êtres humains, même non combattants, élève un poignant cri de douleur spécialement sur une nation bien-aimée, la Pologne, qui, par sa fidélité à l'Eglise, par ses mérites dans la défense de la civilisation chrétienne, inscrits en caractères indélébiles dans les fastes de l'histoire, a droit à la sympathie humaine et fraternelle du monde, et attend, confiante dans la puissante intercession de Marie Auxilium Christianorum, l'heure d'une résurrection en accord avec les principes de la justice et de la vraie paix. » Voyez les Tchèques, les Norvégiens, les Hollandais, les Belges, les Grecs et tant d'autres qui crèvent de faim, de froid et de coups de fouet.

Et les Français ? les Français, ceux de notre sang ? En attendant d'asservir la France com-

plètement, les Allemands ont massacré des centaines d'otages innocents, et le monde a frémi d'horreur devant ces crimes commis après vingt siècles de christianisme.

Tous ces miséreux sont-ils ou ne sont-ils pas nos frères? Vous vous rappelez la réponse du Christ à la question du docteur de la loi: « Et qui est mon prochain? » Cela se passait sur la route de Jérusalem, à Jéricho. Et ceux que l'on dépouille et accable de coups, les laissant à demi morts ou morts sur la route Varsovie-Rotterdam-Belgrade, sur toutes les routes d'Europe?... Entendez-vous l'appel déchirant qui monte de ces chemins ensanglantés: « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur: Seigneur, écoutez ma voix » ? Pouvons-nous rester sourds à ces sanglots de douleur?

Dieu, sauvez-nous du détachement du lévite de l'Evangile et inspirez-nous la charité du Samaritain!

Beaucoup d'entre nous avons entendu le beau discours que prononçait à Québec, le 24 septembre dernier, le grand Canadien, le Très Honorable E. Lapointe. Il dit: « Un pays est grand non pas par l'étendue de son territoire, ni par le nombre de ses habitants. Un pays est grand surtout par la valeur des hommes qu'il

produit, par l'influence qu'il exerce dans la civilisation matérielle et spirituelle du monde. Le Canada est un grand pays... Il a produit des héros et des saints. » Nous en avons. La Providence doit avoir une prédilection particulière pour nous; elle nous a dotés en peu de temps d'un nombre imposant de héros et de saints.

Quels sont les noms qui font la gloire de notre pays? Quels sont les noms de ceux qui vivront aussi longtemps que le Canada existera? Ceux qui ont lutté, ceux qui ont donné leur vie, les découvreurs, les missionnaires, les premiers colons. Saint Jean de Brébeuf souffrit son affreux supplice avec un indomptable courage. Ce courage surhumain fit tellement l'admiration des sauvages qui l'avaient torturé qu'ils lui mangèrent le cœur, croyant ainsi s'inculquer sa vaillance. Dollard des Ormeaux et ses seize compagnons, qui firent le serment de ne pas reculer devant l'ennemi, de combattre jusqu'à la mort. Frontenac, aux fières paroles: « Je répondrai à votre maître par la bouche de mes canons. » Maisonneuve, Marquette et Joliette, Lemoyne d'Iberville, de la Vérendrye, et n'oublions pas deux femmes, Madeleine de Verchères et Jeanne Mance. Leur exemple sublime n'a cessé d'enflammer notre jeunesse. Ils constituent une lignée de héros qui jalonnent notre

histoire depuis l'arrivée des premiers colons jusqu'à nos jours.

Les Canadiens français ont su, dans l'histoire de la nation, jouer le rôle qu'exigent leurs traditions glorieuses. Ils ne failliront pas aujourd'hui. Ils sont les dignes successeurs d'ancêtres qui, par leur courage héroïque, ont découvert et colonisé le Canada.

En effet, notre effort de guerre est excellent dans les forces armées, à l'usine et sur la terre.

Durant la dernière guerre, les Canadiens d'origine française n'avaient qu'un régiment au front, le 22e. Aujourd'hui, nous en avons quatre là-bas et deux en voie de formation ici. En plus de ces six régiments d'infanterie, il y a des milliers de Canadiens français dans d'autres unités et dans d'autres services de l'armée, sans compter ceux qui sont à l'aviation et à la marine.

Le nouveau et important développement de l'action canadienne-française dans l'armée — à l'avenir nous trouverons nos compatriotes non seulement dans l'infanterie, mais dans les services d'artillerie, de génie, et de formations motorisées et blindées — exige de notre part un effort sans précédent. Oui, notre effort de guerre est admirable. Mais je veux mieux pour

nous. Je veux que nous proclamions notre désir d'être de l'avant-garde dans cette croisade vers les temps nouveaux. Un peuple comme le nôtre doit être à l'avant-garde s'il ne veut courir le risque de se trouver à l'arrière-garde. La guerre finie, nous serons au premier rang et notre voix sera entendue et respectée. Je veux que nous ayons un programme positif, idéaliste, jeune, généreux, large, audacieux. Allons de l'avant. Spontanément, librement, faisons plus que notre part. Je ne veux pas de la coercition de quelques fanatiques — où qu'ils soient, chez nous ou ailleurs. Voilà ce que je veux empêcher. Je veux que nous, Canadiens français, tracions nous-mêmes notre chemin vers l'avenir, un chemin droit et large.

A la jeunesse, je dis : « Répondre à l'appel des armes ne comporte pas seulement des obligations — elle vous confère également des droits. »

Ceux d'entre vous qui serez sur le pont de la tempête, qui sauverez le navire de la Patrie, devront après la Victoire conserver le commandement. Vous devrez garder en mains le gouvernail et conduire le navire à bon port, sur les eaux de la paix, comme vous l'aurez fait à travers l'orage de la guerre. Qui sait, les eaux de la Paix seront peut-être plus agitées que

celles de la guerre. Vous serez les chefs de demain, votre conduite en face du danger national vous aura mérité cet honneur. A vous d'affirmer vos droits et de vous tailler la place qui vous revient dans l'ordre nouveau basé sur les principes du christianisme. L'avenir de notre pays dépend de vous.

Le temps est venu pour nous de faire face à la vérité. La vie, telle que nous l'avons connue, est finie. La démocratie, pour survivre, a besoin de se forger une âme bien différente de celle qui l'anime aujourd'hui.

La politique, telle que nous l'avons connue dans tous les pays démocrates, la politique avec ses intrigues et ses expédients, est finie. Tout cela sera balayé par la marée qui monte. N'oublions pas que l'état totalitaire est né du désespoir ; peut-être faudra-t-il que la démocratie renaisse, non pas du désespoir j'espère, mais de la souffrance et de l'angoisse. Le vent souffle, la marée monte et n'attend personne.

Faut-il désespérer ? Certes, non, puisque le propre de la foi est d'avoir confiance quand tout semble perdu. Permettez-moi de vous citer les belles paroles de Pasteur : « Je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de

l'ignorance et de la guerre; que les peuples s'entendront, non pour détruire, mais pour édifier, et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. » Ayons la foi, mais une foi agissante, basée sur l'action.

Chacun doit agir comme si l'issue de la guerre dépendait de lui seul, de son travail, de sa volonté de vaincre, de son sacrifice. La résultante de toutes ces forces sera redoutable, l'effort collectif sera irrésistible en autant que l'effort de chacun sera total — en tenant compte de ses talents, sa fortune, sa santé et son âme.

J'ai la conviction que chacun fera cet effort, voudra accepter ce beau et grand rôle dans l'histoire de l'homme et de la civilisation. Ainsi, et je n'en ai jamais douté, nous gagnerons la victoire.

Déclaration faite à la presse la veille de Noël 1941 au sujet du *Royal Rifles of Canada* à Hong-Kong

C'est un très grand honneur de commander la région militaire où le *Royal Rifles of Canada* a été recruté. Je l'ai passé en revue à Valcartier, la veille de son départ. Le régiment était magnifique, les officiers de grande classe et les sous-officiers et soldats, dignes de leurs chefs. Je savais, et je leur ai dit, qu'ils sauraient maintenir les plus glorieuses traditions de l'armée canadienne. En effet, ils démontrent que les Canadiens savent se battre et mourir en face d'un ennemi supérieur en nombre et en matériel.

Je suis particulièrement fier de commander cette région parce que le magnifique fait d'armes de nos hommes là-bas symbolise l'harmonie dans laquelle les deux races du Canada doivent vivre, car 22% du régiment est de langue française. Canadiens anglais et français, Canadiens tout court, ils défendent leur pays au delà des mers, scellant ainsi avec leur sang l'union sacrée dans laquelle nous devons vivre. Ils ont compris que la défense de notre pays est à l'étranger. Si nous

ne voulons pas que l'ennemi nous attaque ici, nous devons l'attaquer et l'abattre ailleurs.

Je partage votre douleur, mères, femmes et êtres chers qu'ils ont laissés au Canada. Vous me comprendrez et vous me pardonnerez si je dis que mon admiration pour eux et pour vous est plus grande que ma douleur. Tout le Canada est fier de ceux qui se battent pour nous sur l'île de Hong-Kong, nom qui vivra dans l'histoire du Canada, avec ceux de Ypres, Vimy, Passchendaele et des autres lieux de glorieux pèlerinage. En ce saint temps, le Christ, qui est toujours avec ceux qui souffrent, est avec nos chers soldats sur le champ de bataille. Je Le prie de les consoler ainsi que vous.

Allocution du Brigadier Vanier au camp de Valcartier, après la messe dite par Mgr C. L. Nelligan, aumônier catholique en chef, à l'occasion de l'inauguration de la campagne contre le blasphème

le dimanche, 8 mars 1942.

Ne blasphémez pas!

Permettez-moi de vous dire que je sais trop ce que c'est que le blasphème. Je n'ai pas pu passer quatre années de guerre sans avoir connu la tristesse et la honte d'en entendre quelques-uns. Je parle donc, malheureusement, en connaissance de cause. J'ai entendu les noms de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, prononcés de telle façon que j'ai frémi d'horreur. J'ai entendu profaner les noms de ces objets sacrés qui servent au saint sacrifice de la messe, ces objets que vous voyez ici sur l'autel, le calice, le ciboire, le tabernacle même... Comment expliquer ce sacrilège si ce n'est par l'intervention de Satan, qui se sert de notre foi, de notre connaissance du culte pour nous armer contre Dieu?

Je me rappellerai toujours un certain soir de bataille. Péniblement, nous montions à la file

indienne vers la première ligne — il faisait noir — les obus éclataient. Soudain, j'entendis dans la nuit une voix qui blasphémait. Ces blasphèmes, au moment où nous étions si près de la mort, me firent peur, parce que le blasphème attire la malédiction divine. Je réussis à atteindre le blasphémateur et lui demandai: « Qu'est-ce que le Christ vous a fait, mon ami, pour que vous l'outragiez ainsi? » Il trembla comme un enfant et faillit fondre en larmes. Il avait blasphémé sans y penser, presque sans le savoir. Sans y penser? Sans le savoir? En effet, la plupart de ceux qui blasphèment tâchent de s'excuser en disant qu'ils n'y pensent pas. Comme si on pouvait oublier!

Croyons-nous, oui ou non, que le Christ a souffert et est mort sur la croix pour nous? Si nous le croyons, comment pouvons-nous l'oublier un seul instant et au point d'accabler d'injures Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous?

Si j'osais vous conseiller un procédé audacieux, je dirais: « Dans vos moments de dépit, d'emportement, de colère, si vous blasphémez, essayez de substituer au nom du Christ le nom de votre père et, au nom de la Sainte Vierge, celui de votre mère. » Vous ne le pourrez pas

parce que tout votre être s'insurgera pour vous empêcher de commettre ce crime contre nature. Mais alors, le crime contre Dieu et le ciel? Avec quelle volonté farouche ne devons-nous pas le repousser, l'écraser comme un serpent immonde.

Je suis heureux d'apprendre de vos aumôniers que vous assistez en grand nombre à la prière du soir. La prière est le moyen le plus efficace d'enrayer le blasphème. Ceux qui prient bien ne peuvent pas blasphémer, parce que la prière et le blasphème sont deux ennemis irréconciliables. Devant la lumière de la prière, le diable fuit et rentre sous terre.

Officiers et sous-officiers, votre devoir est de donner le bon exemple aux soldats.

Quelques-uns s'imaginent peut-être que les gros mots et les blasphèmes confèrent une certaine autorité. Erreur profonde..., le contraire est vrai. L'autorité du chef repose sur le respect et la confiance qu'il sait inspirer à ses soldats, sur l'exemple qu'il donne d'une vie sans peur et sans reproche.

Pour l'amour de Dieu, prenez la résolution, en ce saint temps du Carême, de ne plus blasphémer et aussi de détourner vos amis de ce crime odieux. Ainsi, nous attirerons la bénédiction du ciel sur nos drapeaux.

Appel aux ouvriers des chantiers maritimes de Québec et de Lauzon

(Morton Engineering and Davie Shipbuilding & Repairing Ltd.)

Causerie radiodiffusée le 15 mars 1942.

C'est une très grande joie pour moi de vous parler ce soir, ouvriers des chantiers de construction de navires dans la région de Québec et de Lauzon. Je veux vous dire tout de suite ma vive admiration pour le travail que vous faites. Vous savez sans doute que vous continuez une belle tradition, celle des constructeurs de navires français de Jean Talon, qui remonte à 1665, et celle des constructeurs de navires en bois qui remonte à 1797. En effet, je lisais il y a quelques jours un vieux livre de Narcisse Rosa sur la construction des navires à Québec et ses environs. L'auteur donne une liste de plusieurs centaines de navires construits jusqu'en 1896 dans cette région; un des chantiers se trouvait à l'endroit où Jacques Cartier a passé l'hiver de 1535-36, c'est-à-dire au confluent de la rivière Lairet et Saint-Charles, où se trouve aujourd'hui le monument Cartier-Brébeuf, inauguré le 24 juin 1889.

Je ne peux résister à la tentation de vous citer l'extrait suivant de son livre: « La construction des navires en bois est donc une chose du passé! Cependant, j'aime encore à me rappeler ce bon temps où l'ouvrier tout ruisselant de sueurs travaillait à monter un navire avec le même entrain et la même gaieté de cœur qu'il en aurait mis à bâtir son propre foyer. Mais cette bonne humeur n'avait pas de bornes lorsqu'il était question de transporter à force de bras les pièces, soit de la quille, de l'étrave ou de l'étambot. Alors avait lieu le concert du chantier. Si les pièces n'étaient pas trop lourdes, une des meilleures voix entonnait une chanson, et tous les autres de répondre en chœur. Mais si la pièce de bois était très lourde, on chantait *Charley-Man*. Qui n'a entendu, sans se sentir ému au fond de l'âme, chanter le *Charley-Man* par ces voix graves et sonores dont les sons allaient se perdre avec le bruit de la vague? On sentait que sous l'écorce rude de l'ouvrier, il y avait le cœur du brave et honnête travailleur. Souvent les mères prenaient la peine de se rendre le soir avec leurs enfants aux abords du chantier pour entendre chanter le *Charley-Man*.»

Que nous sommes loin de ce temps doux et heureux!

L'ennemi est à nos portes. Ses sous-marins ont été signalés à quelques milles de l'île de Vancouver, d'autres sous-marins ont coulé de nos navires au large de la Nouvelle-Ecosse et du golfe Saint-Laurent.

Vous ne vous rendez peut-être pas compte vous-mêmes de l'importance du rôle que vous jouez dans la participation du Canada à la guerre. Et quel genre de guerre! Vous êtes-vous posé cette question? Très sincèrement, je crois que nous luttons en ce moment contre les forces du mal. En voulez-vous la preuve? Je pourrais vous citer les témoignages de Leurs Saintetés les papes Pie XI et Pie XII. Dans des encycliques que vous pouvez vous procurer chez tous les libraires, ils flétrissent la conception païenne de l'Etat totalitaire. Je pourrais vous citer les paroles de cardinaux et d'évêques de tous les pays, y compris le nôtre et les Etats-Unis. Je ne le ferai pas parce que le temps me manque, mais si quelqu'un d'entre vous s'intéresse à la question, il n'a qu'à me demander les textes et je les lui passerai.

En ce moment où la bataille se déroule dans tous les pays et sur toutes les mers, le navire est devenu un des engins essentiels de la guerre. Si j'osais établir des valeurs réelles de tous ces

engins, je placerais le navire avec l'aéroplane et le char d'assaut. Et quand je dis navire, je ne veux pas dire uniquement navire de guerre, mais navire marchand, navire tout court. En passant, je désire rendre hommage au personnel de la marine marchande qui, nuit et jour, sur la haute mer, est exposé aux dangers et à la menace du sous-marin. Pour ces braves, aucun moment de repos complet, aucune possibilité de détente; en devoir ou non, la mort les guette. Ils sont en état d'alerte continu, souvent la torpille les atteint, mais ils ne connaissent pas la suprême aventure de la bataille à bord d'un cuirassé ou d'un croiseur. Ce sont d'humbles et glorieux serviteurs de la patrie qui comptent sur votre fidélité au travail et sur votre appui loyal. En votre nom, je les salue.

L'année critique pour nous est 1942, l'issue de la guerre sera décidée cette année; cela ne veut pas dire que la guerre prendra fin, mais nous serons engagés définitivement dans le chemin qui conduira à la défaite ou à la victoire. Un navire cette année en vaudra deux l'an prochain. J'ose dire qu'une seule cargaison de chars d'assaut, de canons et de munitions venant du Canada pourrait changer le cours d'une bataille décisive en Europe ou dans le désert d'Afrique.

L'armée canadienne outre-mer a un très grand besoin de matériel de tous genres, y compris les vivres que l'on ne peut plus se procurer en Angleterre. Ce matériel, ces vivres, leur parviendront grâce à vous. Parmi eux, vous avez des parents, des amis, je suis sûr. En travaillant comme vous le faites à la construction de navires, vous allez à leur secours, vous êtes en quelque sorte les collaborateurs nécessaires, sans lesquels ils ne pourraient pas lutter contre l'ennemi.

Quel motif de fierté pour vous.

Dans la guerre moderne, les rivets sont aussi importants que les balles. L'homme qui manie le marteau à river, j'allais dire le fusil à river, doit frapper ou tirer avec la même précision, avec le même enthousiasme et la même détermination que son frère qui manie la mitrailleuse. Il est au service de sa patrie exactement de la même manière que le soldat.

Dans la région de Lauzon seule, le programme du Gouvernement pour 1942 prévoit la construction de douze navires de 10,000 tonnes chacun, et de trois navires de 4,700 tonnes. Ce programme de construction représente une dépense de $25,000,000. Ces navires seront construits par la Davie Shipbuilding and Repairing

Company Limited et George T. Davie Ltd. En outre, des corvettes pour le service de protection des convois seront construites à Lauzon. Les ouvriers de Québec, par conséquent, construiront des vaisseaux de guerre qui protégeront contre la menace des sous-marins les vaisseaux marchands construits du côté de Lauzon. Voilà un bel exemple de collaboration.

Quelle satisfaction pour vous de pouvoir participer ainsi à l'effort de guerre. Mais quelle responsabilité aussi! La victoire, en quelque sorte, dépendra de la quantité de navires construits et de la rapidité avec laquelle vous les construirez. La construction faite dans la joie, dans l'enthousiasme, avec la volonté de vaincre, représentera peut-être un ou deux navires de plus à la fin de l'année. Si en faisant un effort spécial, en travaillant de plus longues heures, vous réussissez à en construire un plus grand nombre, vous, ouvriers et constructeurs de la région de Québec, aurez mérité la reconnaissance du pays, vous prendrez une place d'honneur parmi vos confrères des industries de guerre, de l'Atlantique au Pacifique. De plus, vous préparerez votre avenir d'après-guerre, parce que la survie des chantiers dépendra du succès que vous aurez eu.

Si, au contraire, le travail se fait sans enthousiasme, le résultat sera désastreux pour la marine marchande. Laissez-moi vous donner un petit exemple: si chacun des 30,000 ouvriers dans les chantiers à travers le Canada quittait son travail dix minutes avant l'heure le midi, et dix minutes avant l'heure le soir, le temps perdu représenterait en un an quelque chose comme cinq vaisseaux de 10,000 tonnes. Je sais que je n'ai pas besoin d'insister, parce que vous, braves travailleurs, avez à cœur de secourir vos compatriotes qui sont sous les drapeaux, outre-mer.

Je sais que votre travail est dur et qu'il se fait quelquefois dans des conditions difficiles, mais je sais que vous avez du courage. Vous êtes les dignes descendants des premiers colons qui ont bravé et mâté les éléments. J'ai confiance en vous. Je sais que votre œuvre sera belle et fera honneur au Canada français.

Le brigadier Vanier parle de ceux qui critiquent

(Traduction)

Le brigadier Georges-P. Vanier, d.s.o., m.c., commandant du district militaire No 5, a prononcé, hier matin, devant les jeunes filles de l'école Léonard, une brève allocution à l'occasion d'une réunion patriotique.

Voici le texte de ce discours:

J'avais le plaisir, hier, je devrais dire l'honneur, d'écouter deux jeunes officiers-pilotes canadiens-français, Robillard et Morin. Tous deux ont été décorés de la *Distinguished Flying Medal* pour bravoure et services distingués. L'officier-pilote Robillard descendit, en une occasion, trois avions allemands en quatre minutes, et l'officier-pilote Morin, aux contrôles de bombardiers, participa à 32 raids au-dessus de l'Allemagne. L'avenir du Canada français repose sur les jeunes comme eux qui laissent leur foyer pour combattre en Grande-Bretagne afin d'éviter que les horreurs de la guerre ne viennent jusqu'à nous. Ces deux jeunes aviateurs ont parlé avec grande admiration de l'Angleterre et des Britanniques, de leur courage et de leur

hospitalité. Ils rapportèrent qu'ils furent reçus en Grande-Bretagne comme des frères.

J'étais plus qu'heureux d'entendre ce tribut d'hommages d'hommes braves à un peuple brave et à un grand pays.

J'espère que ce sont là les sentiments qui animent la majorité des Canadiens français. Toutefois, je ne puis faire autrement que de considérer le contraste de cette appréciation avec certaines déclarations récemment faites par quelques compatriotes, et de nature à faire tort aux Britanniques. J'ai lu ces déclarations avec honte et indignation. En premier lieu parce qu'un chrétien n'a pas le droit de parler de la sorte d'un pays et d'un peuple qui souffrent si profondément. N'oublions pas que seulement en avril dernier, près de 1,000 personnes ont été tuées dans les îles britanniques et 1,000 autres blessées par les bombes allemandes. Abstraction faite de toute politique, le seul amour de son prochain devrait empêcher l'expression d'aussi ignobles sentiments. Une autre raison est que, quelque temps après juin 1940, la Grande-Bretagne a été la seule défense de la civilisation contre la barbarie nazie. Si l'Angleterre était tombée à ce moment, nous du Canada aurions subi les effets de la contrainte allemande. Mais

l'Angleterre tint le coup, et, grâce à elle, les Etats-Unis et le Canada lui doivent leur présent état de sécurité, même s'il n'est que relatif et temporaire. C'est un crime contre la justice que de tenter de mépriser ce pays qui nous a sauvés.

Aux peuples des autres provinces, je déclare que les Canadiens français comprennent ce qu'ils doivent à la Grande-Bretagne.

Les fanatiques irresponsables de cette province parlant avec malveillance de l'Angleterre rendent de très mauvais services à leurs propres compatriotes. Il n'y a pas de plus sûr moyen d'attirer sur la tête de la province la haine et la violence des huit autres. De tels hommes porteront une terrible responsabilité s'ils réussissent à ouvrir les digues à l'inondation qui peut-être nous engloutira. Il est temps que les autres provinces apprennent, par des hommes et des femmes de langue française, dans tous les domaines de la vie sociale, dans les affaires, les professions, les universités et les manufactures, bref partout, que les discours subversifs prononcés par quelques-uns ne représentent pas la pensée canadienne-française. Permettrons-nous seulement à des politiciens d'interpréter nos sentiments nationaux et nos aspirations ? J'en appelle à tous mes compatriotes de langue française afin

qu'ils se lèvent immédiatement et parlent avant qu'il ne soit trop tard, si nous voulons éviter le désastre qui viendra sûrement si nous laissons à ces quelques anti-britanniques canadiens-français interpréter nos sentiments auprès du reste du Canada.

« A propos des Anglais, j'ai dit, raconte M. Chaloult, combien étaient-ils à Hong-Kong, à Singapour, en Russie, en Chine, en Afrique du Nord? Nous les comptons; il faut les chercher à la loupe. Encore là, je n'ai rien à retirer. C'est conforme aux faits. Il n'y avait pas d'Anglais à Hong-Kong, ni en Russie, ni en Chine, il y en avait très peu en Afrique du Nord. Je n'ai pas dit cela dans un esprit de critique; j'ai immédiatement ajouté que le plus bel hommage que nous pouvions rendre à l'Angleterre était d'imiter sa politique de guerre: garder les Canadiens au Canada pour défendre le Canada, nous occuper de nos intérêts et de nos affaires comme l'Angleterre s'occupe des siennes. » (*Paroles prononcées par M. René Chaloult à son procès, 6 juillet* 1942.)

BRITISH INFORMATION
Rockefeller Plaza
New-York

PERTES SUBIES PAR LES ARMEES BRITANNIQUES
du 3 septembre 1939 au 2 septembre 1941
(à l'exclusion des morts par causes naturelles)

	Royaume-Uni	*Dominions*	*Indes et Birmanie*	*Colonies*	*Total Empire Britannique*
TOUS RANGS: Total	145,012	23,824	8,519	6,123	183,550
Tués	42,267	4,656	1,439	611	48,973
Blessés	32,903	7,279	5,374	807	46,363
Prisonniers de guerre	53,634	3,104	1,714	6	58,458
Disparus	16,208	8,785	64	4,699	29,756
OFFICIERS: Total	12,543	1,624	459	61	14.687
Tués	5,607	554	106	29	6,296
Blessés	3,306	461	273	24	4,064
Prisonniers de guerre	3,047	257	70	—	3,374
Disparus	583	352	10	8	953
AUTRES RANGS	132,469	22,200	8,132	6,062	168.863
Tués	36,660	4,102	1,333	582	42,677
Blessés	29,597	6,818	5,101	783	42,299
Prisonniers de guerre	50,587	2,847	1,644	6	55,084
Disparus	15,625	8,433	54	4,691	28,803

M. Attlee, Chambre des Communes
10 juin 1942.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

Allocution du Brigadier Vanier à Brockville

6 juin 1942.

« Votre mission est belle et grande. »

C'est avec joie que j'ai accepté l'invitation de votre commandant, le colonel Gregg, de vous adresser la parole aujourd'hui à cette collation de grades. Ma joie est d'autant plus vive qu'elle est doublée de la satisfaction de parler à 1200 jeunes Canadiens qui représentent, en proportion à peu près égale à la population, les deux grandes races qui peuplent notre pays. Vous êtes le symbole de l'esprit d'amitié qui doit animer tous les Canadiens. Ici à l'école vous avez vécu et travaillé dans l'harmonie la plus complète. Chacun de vous, pendant le cours, a cherché à découvrir chez l'autre ce qu'il a de meilleur. Il est tellement plus noble, plus généreux, de tendre la main que de jeter la pierre. Dieu veuille que tout le Canada suive votre exemple et s'engage dans la même voie que vous tracez, la voie de la compréhension et de la tolérance.

Jeunes gens, vous pouvez jouer un rôle important dans notre vie nationale. En quittant

cette école, vous retournerez dans tous les coins du pays, vous serez les ambassadeurs de la bonne entente, vous propagerez les sentiments que vous avez formés et qui vous lient pour toujours sous le signe sacré du drapeau.

L'œuvre accomplie ici démontre qu'il résulte du contact des deux races le respect et l'admiration mutuels. La mission de cette école, votre mission, est belle et grande; j'ose dire qu'avec le temps elle contribuera largement à unir le pays. Pourquoi pas? Puisque vous, jeunes chefs militaires de la guerre, devenus amis, serez les hommes d'État de l'après-guerre. Ayant combattu ensemble pour la même cause, un même idéal vous inspirera dans la reconstruction de la nation.

Jeunes officiers qui venez de gagner votre première étoile, je vous adresse mes félicitations chaleureuses et mes vœux les plus sincères. Qu'à cette étoile s'ajoute plus tard et avant longtemps d'autres étoiles et une couronne.

A l'heure du péril vous avez été choisis pour un poste de commande. L'honneur pour vous est grand, mais il comporte une grave responsabilité; de vous dépendra la vie d'hommes qui vous suivront comme des enfants si par votre con-

duite vous vous rendez dignes de votre mission. L'autorité du chef repose sur le respect et la confiance qu'il sait inspirer à ses soldats, sur l'exemple qu'il donne d'une vie sans peur et sans reproches.

Ayez foi en Dieu et dans la cause que vous défendez, implorez la protection divine, que votre vie soit noble et forte. Le chrétien et le soldat font de bons camarades d'armes, ils portent fièrement les étendards de la Croix et de l'Epée.

A l'heure du combat, que Dieu vous dirige et vous garde.

Discours de clôture de la Semaine de l'Armée

1er juillet 1942.

Nous voilà au terme, au crépuscule d'une belle semaine, une semaine durant laquelle la population civile a rendu hommage à l'armée, un hommage si sincère, si touchant, que nous, les militaires, en sommes tout émus. Au nom des officiers, sous-officiers et soldats de la région de Québec, j'adresse de vifs remerciements au lieutenant-colonel Dessurault, au lieutenant-colonel McGreevey et à tous les membres du Comité civil qui, avec un zèle inlassable, ont organisé les manifestations en l'honneur de l'armée.

J'ai la conviction que, dans ce témoignage d'estime à l'armée, le peuple a voulu associer la marine et l'aviation qui, depuis le début, ont reçu les coups, subi les pertes et versé leur sang. Il est juste que l'armée salue les aviateurs et les marins, marins de la flotte et ceux de la marine marchande qui, au cours de leurs voyages, ne connaissent jamais un moment de répit ni de sécurité. Dans la presse d'hier, je lisais

la nouvelle officielle que la Grande-Bretagne avait perdu 21 croiseurs et 83 contre-torpilleurs. Au souvenir de ces milliers de braves qui ont trouvé la mort au fond de la mer, je m'incline avec émotion.

Que dire des aviateurs? Ces jeunes gens qui montent vers les étoiles, les ailes déployées, sachant que leurs ailes à chaque instant peuvent se refermer, couvrent d'une gloire immortelle le pays qu'ils servent. La beauté du ciel ne leur est pas inconnue — il y a quelque chose de divin dans ce contact céleste. Un jeune aviateur canadien-français, dont je tais le nom par discrétion, me dit un jour avec grande simplicité: « Avant de partir pour un raid au-dessus de l'Allemagne, je disais: *Mon Dieu, je voudrais bien vivre, me marier, établir un foyer chrétien, avoir des religieux parmi mes enfants, mais si vous ne le voulez pas, que votre volonté se fasse.* Et je partais tranquille. » Voilà le vrai soldat, soldat du Christ, soldat du roi.

Je suis sûr qu'avant longtemps l'armée canadienne jouera un rôle à l'avant-garde de nos forces d'attaque et d'invasion. A l'heure du combat, Dieu des Armées, donnez-nous le courage, la force et la grâce d'être dignes de nos camarades en armes, les marins et les aviateurs.

Quelle satisfaction pour l'officier commandant d'une région militaire de voir accorder au soldat la place d'honneur qui lui revient dans la vie nationale. C'est avec joie que j'ai lu, dans la belle lettre pastorale de tous les évêques du Canada, les paroles suivantes à l'intention des membres des forces armées du Canada: « ...Cet esprit de sacrifice et de dévouement trouva sa plus haute expression, il faut le reconnaître, chez ceux qui vaillamment s'enrôlent dans les armées, sur terre, sur mer ou dans les airs. Une dette de gratitude nous oblige envers nos compatriotes dont le courage et la bravoure auront si admirablement servi le pays et l'humanité. » Ce message de l'épiscopat canadien a touché tous nos cœurs.

L'armée saura, je suis sûr, être digne de la confiance que les civils lui accordent.

Hommage au Major Général Tremblay

Citoyens de Chicoutimi, vous acclamez aujourd'hui le Major Général Tremblay, grand soldat, grand Canadien. Vous avez raison de lui rendre hommage. C'est un de nos compatriotes les plus illustres.

Qui est Tremblay?

En 1914, au premier appel du pays, il s'engagea et jusqu'à la fin de la guerre combattit vaillamment. Après un court stage à l'artillerie, il fut nommé commandant en second du 22e Bataillon. Au printemps de 1916, il en prit le commandement.

Pendant plus de trois ans je servis sous ses ordres. Ensemble nous avons connu le baptême du feu, la vie des tranchées, — je suis en mesure de le juger.

Il fut un chef sévère et juste. Son autorité reposait sur une science militaire solide et sur des qualités d'âme et de cœur qui sont les marques du vrai chef. Courageux et dynamique, il sut inspirer confiance, imposer sa volonté aux troupes. Il avait un mépris absolu du danger; ses hommes savaient — on ne trompe pas le soldat — qu'il était sans peur, prêt à faire lui-

même ce qu'il leur demandait. Avec eux ils montait à l'assaut, leur communiquait le feu sacré, les entraînait. A l'action, devant l'ennemi, il était calme et prenait des décisions sans hésiter ; plus d'une fois la mort passa près de lui.

Tremblay incarna, en quelque sorte, l'âme du 22e, il apporta à ses drapeaux une large part de gloire. Sa place dans l'histoire de notre peuple est assurée, j'ose affirmer qu'il est le plus grand soldat canadien-français depuis Salaberry.

L'histoire d'une nation est enrichie par des hommes comme lui. Mais nul n'est prophète dans son pays. Les Canadiens français ne se sont jamais rendu compte de l'action bienfaisante exercée par le Général Tremblay sur les Canadiens de langue anglaise. Son nom est connu et respecté dans tout le Canada, et beaucoup, Dieu en soit loué, nous jugent par lui. Il est la preuve vivante que les Canadiens français n'ont pas perdu les vertus militaires de leurs ancêtres.

Voilà ce que fut, ce qu'est Tremblay, celui que vous honorez ce soir [1].

---

1. Le Major Général Vanier inaugura à Chicoutimi, le 13 juillet 1942, une plaque érigée au Centre d'Instruction Militaire, en l'honneur du Major Général T. L. Tremblay, C.M.G., D.S.O. Cette plaque porte l'inscription suivante:

Parmi ses fils les plus valeureux
notre pays s'honore de compter
le Major Général Tremblay, C.M.G., D.S.O.,
Inspecteur Général de l'Armée Canadienne,
né à Chicoutimi.

Allocution du Brigadier Vanier au dîner de la 35e Brigade de Réserve, au camp de Valcartier

6 août 1942, à l'occasion de la visite du Major-Général Browne.

Je voudrais d'abord féliciter le colonel Dupuis de l'heureuse idée qu'il a eue d'organiser ce dîner pour les officiers de l'armée de Réserve. En effet, il est bon et utile qu'un contact plus personnel et plus étroit se fasse entre ceux qui auront la direction de cette nouvelle armée levée pour la défense du Canada au Canada. Il est facile de constater, par la bonhomie et l'harmonie qui règnent ce soir, que les efforts du colonel Dupuis et des autres organisateurs de ce dîner ont réussi pleinement.

En ma qualité de commandant de la région militaire, j'éprouve ce soir une double joie. D'abord, parce que je me trouve en présence d'officiers de la Réserve qui ont compris et qui font leur devoir; ils donnent un exemple qui, j'espère, sera suivi par beaucoup d'autres pour nous permettre cet hiver de compléter nos cadres. Je suis heureux également parce que

nous avons l'honneur de recevoir le directeur général de l'armée de Réserve, le major-général Browne, un officier de grande valeur, qui a toujours été extrêmement sympathique à nos compatriotes de la province de Québec. Au nom de tous les militaires de la région, je lui souhaite la plus cordiale bienvenue, et je le remercie de l'intérêt qu'il nous porte en venant lui-même faire la connaissance de nos officiers et se rendre compte du bel effort qu'ils font.

Si notre armée de Réserve est tombée si bas, c'est qu'elle s'était saignée à blanc pour l'Active. En effet, sans elle, il nous eût été impossible de mobiliser les régiments qui sont au front et ceux qui sont en voie de formation au Canada, dans l'armée Active. Vous pouvez être fiers, messieurs, des officiers, des sous-officiers et des soldats que vos régiments et unités ont recrutés et passés à l'Active et qui maintenant attendent avec impatience le moment de venir aux prises avec les Allemands. Mais cette gloire dont vous pouvez vous enorgueillir entraîne un sacrifice. Vous vous êtes affaiblis au point où il était nécessaire de prendre des mesures spéciales pour rajeunir et reconstituer notre armée de Réserve.

Si nous ne pouvons pas tous endosser l'uniforme de façon permanente, la plupart d'entre

nous peuvent le porter quelques heures par semaine et, au camp, pendant quinze jours. En effet, le service dans l'armée de Réserve est d'importance primordiale parce que tout homme qui, en s'engageant dans la réserve, libère un soldat pour la défense du pays outre-mer, participe activement à l'armée qui combat et qui vengera nos frères d'Europe.

Chacun de nous a le devoir de servir là où il peut. Le bon Dieu n'en demande pas davantage, mais chacun a le devoir de donner un rendement maximum en tenant compte de son âge, de sa santé et de sa fortune. Celui qui s'y refuse combat pour Hitler, assassin et antichrétien.

L'armée de Réserve deviendra, comme l'a dit le colonel Ralston, notre ministre, « la deuxième ligne de défense du Canada ». Notre première ligne est en dehors du Canada où nos troupes vont essayer d'arrêter l'ennemi avant qu'il n'arrive à nos côtes. Mais si, par malheur, il réussit à y arriver et à y pénétrer, l'armée de Réserve sera là pour se mettre en travers de sa marche. Voyez alors quel beau rôle l'armée de Réserve jouera : le rôle de défenseur de nos foyers, de nos clochers, de nos villages.

Dans une guerre de mouvement où tout change du jour au lendemain, les pires hypothèses sont permises et possibles. Si l'ennemi envahit le pays, il faut que nos hommes qui, pour des raisons de santé ou d'âge, ne peuvent pas s'engager dans l'Active, puissent se défendre et défendre ceux qui leur sont chers.

Il peut y avoir des divergences d'opinion au sujet du service outre-mer, mais au sujet du service au pays pour la défense du pays, cette divergence ne peut exister, et j'en suis sûr, n'existe pas. Celui qui ne veut pas défendre chez lui son foyer, sa femme et ses enfants est un poltron.

Que la Réserve se rappelle qu'elle continue la tradition établie par les braves miliciens de la colonie depuis sa fondation.

Le rôle de la milice n'a pas changé de nature; il reste le même: défendre avec son corps et son âme le sol ancestral déjà sacré par le sang de héros et de martyrs.

Mais ce rôle s'est accru en raison de l'incomparable gravité des dangers qui nous menacent. Ce n'est plus un territoire que l'on encercle, c'est l'âme de toutes les nations libres que l'on veut asservir. Il n'est plus question d'escarmouches;

la férocité iroquoise qui brûlait les martyrs et massacrait des villages entiers a pris chez nos ennemis actuels une forme plus dangereusement cruelle encore.

Que ceux qui sont les continuateurs des vaillants miliciens de notre glorieuse histoire française et anglaise décuplent leur nombre. Que nos milices de réserve, fortes et bien entraînées, tiennent en échec l'ennemi de nos biens, de notre langue, de notre foi. Que l'esprit de Carillon qui est resté vivant dans nos régiments inspire des vocations miliciennes innombrables. Que notre Canada trouve pour le garder des Canadiens dignes de ceux d'autrefois.

Allocution du Brigadier Vanier

le dimanche, 18 octobre 1942,
à la gare du Palais, Québec,
à l'arrivée du Lt-Colonel Dollard Ménard.

Dollard Ménard,

La région militaire de Québec vous salue avec joie. Sans distinction de régiment ni d'unité, nous sommes fiers de vous parce que, à Dieppe, vous avez conduit nos compatriotes au feu avec un dédain absolu de la mort, avec le même courage indomptable que votre illustre homonyme, Dollard des Ormeaux. Vous et vos braves avez prouvé une fois de plus que le Canadien français sait se battre, sait mourir, s'il le faut, pour Dieu et la Patrie.

Grâce à vous et à vos semblables, nous pouvons lever la tête avec orgueil.

Vous venez de passer en revue une haie d'honneur composée d'élèves de l'Académie Commerciale de Québec, votre Alma Mater. Vous avez lu dans les yeux de ces jeunes l'admiration et le dévouement qu'ils vous témoignent.

Aux portes de la gare, vous trouverez, pour vous acclamer, le 3e bataillon des Fusiliers Mont-Royal, votre régiment d'adoption, la musique et les anciens combattants du 22e qui désirent rendre hommage à un des leurs. A eux s'est jointe la jeunesse universitaire du Corps des Etudiants Officiers de Laval et la population civile de Québec.

Dollard Ménard, je remercie Dieu de la protection spéciale dont il vous a entouré. Je vous propose en modèle glorieux à la jeunesse canadienne-française.

Au Manège Militaire de Québec

octobre 1942.

La vie nous réserve à tous quelques moments de noble, de pure satisfaction. Ce soir, je vis un de ces moments. Je ne vous présenterai pas le lieutenant-colonel Dollard Ménard, au prénom prédestiné; il a d'autres parrains que moi — il en a même plusieurs parmi les plus illustres de notre épopée canadienne. Je lève le rideau sur la scène de nos gloires passées et vous désigne les véritables parrains de Ménard — d'abord, son homonyme, Dollard des Ormeaux, symbole de notre plus bel héroïsme militaire, Frontenac, Lévis, Salaberry, Brillant, Keable, Tremblay et tant d'autres.

Dollard Ménard, vous êtes le continuateur d'une lignée de héros qui jalonnent notre passé, depuis l'arrivée des premiers colons jusqu'à nos jours. Vous avez signé de votre sang une belle page d'histoire qui nous honore et nous inspire. Je proclame hautement mon admiration pour vous et ma fierté de Canadien français.

L'exemple que vous et nos jeunes compatriotes outre-mer donnez des vertus françaises

assure, dans le pays, une place d'honneur à la province de Québec. En effet, l'avenir du peuple canadien-français repose sur vous, soldats, qui quittez vos foyers pour combattre loin du Canada afin de nous épargner ici, chez nous, les horreurs de la guerre. Vous qui luttez là-bas empêchez l'ennemi de nous atteindre, l'empêcherez de tuer et de blesser nos femmes et nos enfants, parce que le combat ici signifie des morts et des blessés parmi ceux et celles qui nous sont chers.

Vous avez suivi l'exemple éclatant de Dollard des Ormeaux. Des Ormeaux a quitté Montréal; vous, Ménard, avez quitté Québec pour aller à la rencontre de l'ennemi.

Vous avez compris que Dieppe est l'avant-poste du Canada dans la défense de nos libertés et de nos foyers.

Je suis sûr d'interpréter le vœu de tous en associant à cet hommage au héros de Dieppe les noms de sa femme et de sa mère. Nous savons qu'elles ont dû beaucoup souffrir. Nous leur adressons l'expression de notre profonde gratitude.

Dollard Ménard, Québec est fier de vous. La Patrie reconnaissante vous acclame et vous salue.

Déclaration du Brigadier Vanier

le 28 octobre 1942,
au lendemain de l'ouverture de la clinique
des donneurs de sang, à Québec.

J'ai payé une dette que je dois depuis août 1918. En effet, au moment de mon amputation, une transfusion de sang m'a sauvé la vie. Maintenant que je suis un peu trop âgé et abîmé pour me battre là-bas, le moins que je puisse faire est de donner mon sang pour les soldats qui combattent outre-mer pour protéger nos foyers, nos traditions, notre foi.

Je suis sûr que tous les militaires de la région de Québec voudront venir au secours de leurs camarades blessés ou malades et ainsi, consacreront la solidarité et la fraternité qui doivent exister entre tous les membres des forces armées du pays.

Texte de l'émission radiodiffusée à la France dans la nuit du 8 novembre 1942 par le brigadier Vanier

Français, Françaises,

C'est un ami du Canada français, un ami de Québec qui vous parle ce matin, un qui vous connaît, qui vous aime.

Je vous parle sous le coup de l'émotion.

Ministre du Canada, j'étais avec vous pendant les jours tragiques de mai et juin 1940. Je partageai alors vos angoisses. J'ai connu vos chemins, autrefois si accueillants, devenus de véritables calvaires sur lesquels femmes, enfants et vieillards fuyaient l'envahisseur barbare après avoir abandonné leurs foyers et souvent des êtres chers abattus par les Boches.

Après l'armistice, je vous quittai la mort dans l'âme. Depuis deux ans et demi que vous souffrez, je n'ai cessé de penser à vous et de prier pour votre délivrance. Durant cette période où la nuit est tombée sur la France, j'ai toujours eu foi en vous.

Ce matin, je proclame de nouveau cette foi inébranlable dans les destinées de la nation française.

Enfin le soleil se lève pour vous sur l'empire français d'Afrique que Lyautey vous légua. Vous connaissez tous la grande nouvelle du débarquement des troupes américaines sur le sol d'Afrique.

Français, le moment de la délivrance approche.

Ces troupes chassent l'ennemi de vos colonies pour vous les rendre, croyez-le bien. Ce n'est pas par ambition territoriale qu'elles sont là, je vous en donne l'assurance.

Vous connaissez la vieille et profonde amitié qui lie le nouveau monde à la France, le nouveau monde veut vous redonner votre liberté. Il a besoin de vous pour reconstruire le monde, refaire la civilisation.

Oui, l'espoir luit ce matin au ciel de France, mais le moment n'est pas venu encore pour vous, Français en France, de vous soulever. Ce jour de gloire n'est peut-être pas aussi loin que vous le croyez; des millions d'opprimés comme vous attendent le moment de se lever quand l'heure sonnera... Et l'heure sonnera!

Alors nous entendrons de nouveau la voix de Jeanne d'Arc au moment où elle assiégeait la bastille des Tourelles: « Hardi, entrez, tout est vôtre. » Et les soldats entreront. Quand ce cri de ralliement sera lancé, nous enfoncerons les portes de l'Allemagne.

Déclaration à la presse de Québec

le lundi, 19 novembre 1942.

Je reviens d'un voyage dans la Gaspésie, au cours duquel j'ai visité les principaux endroits de la Côte Nord et Sud. Bien que la saison ne soit pas idéale pour une visite de ce genre, j'ai eu l'avantage de voir la Gaspésie sous un aspect rude, mais beau, d'une beauté sévère et majestueuse sous le manteau de la neige. Cela m'a permis de comprendre mieux la nature tenace et courageuse des habitants de cette région.

Ma visite avait un double motif. D'abord, je désirais rendre hommage à la population de la Gaspésie pour l'effort de guerre magnifique qu'elle a fait et qu'elle continue de faire. En effet, en tenant compte de la population, notre champ de recrutement le plus riche pour l'armée Active a toujours été la Gaspésie. Je tiens à adresser ce témoignage bien mérité à ces braves parmi les braves. J'ai voulu en même temps exprimer aux mères et aux épouses mon admiration profonde pour le bel esprit de sacrifice dont elles donnent un si noble exemple. Elles peuvent être fières de leurs fils et maris qui se

sont couverts de gloire à Hong-Kong et qui ainsi ont continué la belle tradition établie depuis les premiers jours de la colonie, par nos héros, nos martyrs et nos saints. Elles sont les femmes fortes de l'Evangile et je m'incline respectueusement devant elles. Le Canada tout entier leur est reconnaissant. En effet, les foyers de la Gaspésie sont dégarnis des hommes aptes au service actif parce que la plupart se sont enrôlés volontairement. Ils ont compris que la façon la plus efficace de défendre leurs femmes et leurs enfants est de se battre là où est l'ennemi et de l'abattre avant qu'il ne sème au Canada la terreur et la mort.

En second lieu, je voulais passer en revue l'armée de Réserve et constater sur place l'état actuel de l'organisation de cette force militaire. Il y a quelque temps déjà, me conformant aux instructions reçues du ministère de la Défense nationale, j'ai confié au lieutenant-colonel J. Pineault, de Mont-Joli, la tâche de réorganiser le 1er Bataillon de Réserve des Fusiliers Saint-Laurent. Au mois d'août, le colonel G.-E.-A. Dupuis, M.C., commandant de la Réserve pour la région de Québec, le lieutenant-colonel Pineault et le lieutenant-colonel F.-M. Stanton, officier de liaison aux quartiers généraux pour

l'armée de Réserve, visitèrent la Péninsule et préparèrent un projet d'organisation comprenant la formation de petites unités dans chaque ville, village et hameau, le long de la Côte depuis Rimouski jusqu'à Gaspé, et de Gaspé jusqu'à Matapédia. Le lieutenant-colonel Pineault fut secondé de façon très efficace par le capitaine J.-F. Soucie, le major J.-C. Beaudet et le major P.-C.-J. De Gruchy.

Dès le début, Son Excellence l'Evêque de Gaspé et son clergé et les autorités civiles nous accordèrent leur collaboration la plus étroite. Je tiens à leur en exprimer ma vive gratitude.

Grâce aux efforts des officiers que je viens de nommer, on trouve maintenant dans chaque localité un groupe d'hommes faisant partie de l'armée de Réserve. Déjà, un nombre considérable d'officiers et de sous-officiers ont suivi des cours qui les qualifient pour prendre le commandement de ces hommes. Les cours pour officiers et sous-officiers et l'entraînement des hommes continueront sans répit cet hiver pour que, le printemps prochain, ces unités représentent une force de défense vraiment sérieuse. Les soldats de la réserve sont des hommes qui, pour le moment, ne sont pas sujets au service militaire. Ils en sont exempts en raison de leur

âge, de leur catégorie médicale, etc. Il y a des hommes d'âge mûr et des jeunes gens qui se sont engagés dans le seul but de défendre leur pays; ils sont sérieux, portent leur uniforme avec fierté et ont le désir fervent de s'entraîner et de se rendre utiles à la patrie.

Ces soldats de la réserve seront en état de se charger de toute situation qui pourra se présenter : débarquement d'un sous-marin, bateaux de sauvetage qui amènent des rescapés après un torpillage, incendies, etc. Ils constitueront une unité disciplinée et entraînée qui pourra défendre sa localité. Quand l'alarme sera donnée, soit par les cloches de l'église, une sirène ou par d'autres moyens, ils répondront à l'appel immédiatement.

Les habitants de la région comprennent que le recrutement de l'armée de Réserve est fait pour la défense uniquement des localités où les troupes sont recrutées. Un exemple suffira pour faire ressortir le type d'homme qui se joint à l'armée de Réserve: dans un village où j'ai passé en revue les troupes de réserve, il y avait dans les rangs le propriétaire de l'hôtel, le boucher, le cordonnier, le maître d'école, un cultivateur et le représentant d'une compagnie de pétrole. Dans plusieurs endroits, nous avons trouvé le

maire simple soldat à côté de ses administrés. Quelle preuve plus éclatante peut-on demander de l'intérêt que porte la population à l'armée de Réserve. Durant mon voyage, on m'a fait part de diverses revendications de la population au point de vue de la défense stratégique de la Péninsule. Bien que la solution de ces questions ne dépende pas de la région militaire de Québec, je me fais un devoir de les transmettre au ministère de la Défense nationale, à Ottawa.

Partout, nous avons été l'objet d'un accueil bienveillant et chaleureux. De tout cœur, nous sommes reconnaissants au clergé et aux autorités civiles qui ont fait plus que faciliter notre tâche — ils nous ont aidés activement dans notre travail. Nous remercions également la population gaspésienne de son attitude sympathique et cordiale. Les autorités, aussi bien que les habitants de la Gaspésie, se rendent compte que ces unités de défense que nous constituons le long de la Côte pourront rendre de grands services dans le domaine de la sécurité et le maintien de l'ordre, non seulement durant la guerre, mais pour l'après-guerre.

Allocution du Brigadier Vanier

**à la radio, le lundi, 23 novembre 1942,
en faveur de la vente du Timbre de Noël,
au profit des œuvres antituberculeuses.**

Je suis revenu il y a quelques jours d'une tournée d'inspection dans la Gaspésie, durant laquelle j'ai visité les principaux points de la Côte Nord et Sud. J'ai eu le privilège de voir et de causer avec ces braves gens de la Péninsule, qui est et fut toujours le champ de recrutement le plus fertile de la région pour l'armée active — en tenant compte, bien entendu, de la population. Ce contact avec les Gaspésiens laborieux et vaillants, qui savent lutter contre les éléments, fut une véritable inspiration.

Oui, j'ai connu un beau pays, de belles âmes.

Mais je rapporte également un bien triste souvenir : ayant été invité à visiter les hôpitaux, j'ai vu dans l'un d'eux cinq enfants frères et sœurs, l'aîné de quatorze ans, souffrant tous de tuberculose pulmonaire. Leur mère, tuberculeuse également, était morte la semaine précédente. Répondant aux soins maternels des

bonnes Sœurs, les petites figures amaigries étaient souriantes.

Tout de même, quelle leçon pour nous! J'avais devant moi des êtres frêles et chétifs, accablés dès leur enfance d'un fardeau qu'ils porteraient toute leur vie. Oui, *toute leur vie,* ils prendront part à une lutte inégale, à une course où dès le début ils connaîtront l'essoufflement et la fatigue. Voilà cinq belles âmes ardentes qui ne pourront pas donner un plein rendement au service de Dieu et de la patrie parce que leurs corps frêles ne pourront peut-être pas répondre à l'élan et aux désirs de l'âme.

Comment éviter de telles tragédies? Par le dépistage des cas de tuberculose et par leur prévention. Voilà à quelles fins humanitaires les recettes provenant de la vente du timbre de Noël sont destinées.

Au dispensaire de Québec, on procède à ce dépistage par des examens, cliniques et radiographiques, et par le travail de l'infirmière visiteuse. L'œuvre est non seulement humanitaire, elle est nationale. En tout temps cette œuvre est nécessaire, mais surtout en temps de guerre, alors que, dans tous les pays du monde, on signale une augmentation du taux de mortalité

tuberculeuse. Notez bien que ceci ne s'adresse pas uniquement aux pays envahis, mais au Canada également. Dans la province de Québec, le taux de mortalité tuberculeuse fut de 76.9 par 100,000 pour l'année 1940, et de 80.8 pour l'année 1941. J'ai l'angoisse de vous dire que nous détenons le record pour tout le Canada.

Quand on viendra nous demander d'acheter des timbres de Noël, rappelons-nous les cinq petits dans un hôpital de la Gaspésie, les cinq petits aux figures amaigries mais souriantes. Nous surtout qui avons des enfants, réfléchissons; qui sait si un jour un des nôtres ne sera pas dans le même état? C'est possible, si l'œuvre du dépistage et de la prévention de la tuberculose — grâce à nos contributions — n'est pas maintenue et développée à un rythme accéléré.

Amis de Québec, faisons bon accueil au Timbre de Noël, et, pour que les lits d'hôpitaux destinés aux tuberculeux se vident, achetons sans compter.

Texte de l'émission radiodiffusée à Québec

7 février 1943.

Brigadier Blais,

Mesdames, Messieurs,

Pendant plus de quinze mois, j'ai eu l'honneur de commander la région militaire de Québec. Le souvenir de mon séjour parmi vous restera un des plus consolants et précieux de ma vie. Je conserverai, avec fierté, le fanion de mon commandement.

Comme vous le savez, à la déclaration de la guerre, j'étais ministre du Canada en France. Revenu au pays après l'invasion cruelle par les monstres nazis, il m'a semblé que mon devoir était de me consacrer tout entier à l'œuvre de guerre et, plus particulièrement, parmi mes compatriotes. Me rappelant les souffrances de nos frères français, j'ai compris que c'était le moment pour nous de proclamer notre attachement au pays de nos ancêtres devenu esclave, que c'était le moment non seulement *de proclamer* cet attachement, mais, par nos actions et par nos sacrifices, d'en donner une preuve éclatante.

Ils sont nos frères, deux fois frères, par le sang et dans le sens chrétien. Nous avons le devoir impératif d'aller à leur secours. Voilà pourquoi, depuis mon arrivée au Canada, j'encourage les jeunes gens à s'engager pour le service outremer.

Depuis la publication du manifeste de 43 catholiques européens, parmi lesquels plusieurs religieux et prêtres séculiers, aucun doute n'existe sur le caractère de cette guerre. Je ne vous cite qu'un passage de ce manifeste: « Le totalitarisme attaque le christianisme dans sa racine même en niant et en blasphémant la Miséricorde et la Charité et en sacrifiant tout à l'orgueil de la Puissance. » Voilà pourquoi, jeunes gens, je continue de vous adresser un appel vibrant de vous enrôler. Le chemin de la lutte, du danger, du sacrifice, voilà le chemin qui conduit un peuple à la gloire et à la grandeur — c'est le chemin qu'ont parcouru les saints et les héros de la découverte et de la colonisation du Canada.

Mon commandement ici m'a donné un nouveau contact avec le peuple canadien-français de qui mes postes outre-mer m'avaient éloigné pendant quelques années. Je dis *nouveau* parce que je le connais de longue date, le vrai peuple, celui dont

le grand Lacordaire dit: « Le milieu du monde, le cœur du genre humain, c'est le peuple... Le peuple est le sol vivant de la patrie. »

Oui, je l'ai connu, ce peuple. Pendant quatre années de guerre j'ai vécu avec lui dans les tranchées, je l'ai vu au combat sous le feu, je l'ai vu mourir sans peur et en chrétien... Je ne l'ai jamais trouvé aussi beau, aussi sublime. Je l'aime, ce peuple. Il est plein d'idéal, il a du cœur. Il est prêt à répondre aux appels les plus nobles. Dieu veuille qu'il reçoive de ses chefs une direction qui soit à sa hauteur!

Comme vous le savez, je dois vous quitter bientôt. Lorsque le Premier Ministre a voulu me désigner pour discuter avec le Conseil National français les questions relatives à la conduite de la guerre, et m'a proposé le poste de Ministre du Canada auprès des gouvernements réfugiés à Londres de plusieurs pays alliés qui souffrent sous l'oppression allemande, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'accepter. Mais c'est avec un réel chagrin que ma femme et moi quittons Québec où nous avons connu des sympathies et des amitiés, quelquefois de personnes qui ne partagent pas nos opinions, ce qui nous a touchés infiniment. A tous, nous adressons l'expression de notre plus vive reconnaissance.

Dans l'exercice de mes fonctions, j'ai reçu de la part des autorités civiles et ecclésiastiques la collaboration la plus entière, et, à ce sujet, je me permets d'adresser mes remerciements de façon particulière à sir Eugène Fiset, lieutenant-gouverneur de la Province, à Son Eminence le cardinal Villeneuve et au Lord Bishop, à l'Hon. M. Adélard Godbout, premier ministre de la Province, et à Son Honneur le Maire de Québec. Je n'oublierai jamais la sollicitude dont ils m'ont entouré.

En terminant, je vous demande à tous de reporter sur mon ami et successeur le brigadier E.-A. Blais, M.C., votre confiance et votre amitié. Je le connais de longue date puisque c'est lui qui m'a succédé comme adjudant au 22e durant la dernière guerre. C'est un officier de grande valeur et d'un dynamisme à toute épreuve.

J'ai la tristesse de vous dire adieu en mon nom et au nom de ma femme.

En quittant Québec, ma pensée et mon salut vont naturellement vers ceux et celles qui ont perdu des êtres chers à Hong-Kong et à Dieppe, sur la mer et dans les airs. Je leur adresse

l'hommage de ma profonde admiration. Que Dieu leur donne un courage égal à leur fierté.

Je ne m'expatrie pas pour toujours; l'heure où je croirai que mon devoir est de revenir au pays, je reviendrai. En attendant ce retour, ayez pour nous une pensée dans vos prières.

Mors via ad vitam

Le Chef d'Escadrille Jacques Chevrier

Mort le 6 juillet 1942 au service du Canada — Notre Patrie.

J'ai connu Jacques Chevrier pour la première fois au mois de mars 1942, chez le Gouverneur Général à Ottawa où il était aide de camp. Je me suis senti attiré tout de suite vers ce jeune homme aux yeux clairs et profonds qui reflétaient la vision de la mort vue de près. Il y avait dans son regard quelque chose de grave et de pur qui révélait une forte vie intérieure.

Il nous inspira, à ma femme et à moi, une telle affection, une telle confiance, que nous l'invitâmes à prendre place à notre foyer quand il le voudrait. En peu de temps, nous avons appris à aimer Jacques presque comme un fils.

Au service de la Patrie et de Dieu, il fut le modèle complet du héros chrétien, brave, probe et modeste.

Avec fierté, il arborait sur son cœur les ailes qui l'avaient porté dans la bataille d'Angleterre et qui se sont refermées une nuit d'été dans les eaux du Saint-Laurent.

Mais Dieu se pencha pour rassembler les ailes brisées.

(Extrait de *Jacques Chevrier, Chef d'Escadrille, R.C.A.F.*, du R. P. Robert Bernier, s.j. Edition de l'A.C.J.C., Montréal, 1943.)

« *Nous ayant restaurés du pain des forts, daignez nous accorder, Dieu tout-puissant, que, comme vos saints Martyrs, Jean, Isaac et leurs compagnons, qui trouvèrent en lui l'énergie de donner sans hésiter leur vie pour leurs frères, nous aimions de même notre prochain en œuvres et en vérité, en portant mutuellement les fardeaux les uns des autres.* »

(Postcommunion de la messe de la fête des saints Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons, martyrs, 26 sept.)

TABLE DES MATIÈRES

Préface 9

Le Glaive de l'Esprit 11

Allocution du Ministre du Canada en France 13

Déclaration faite à la presse en arrivant au Canada . . . 15

Allocution du Lt-Col. Vanier à la cérémonie Dollard des Ormeaux 19

Allocution du Brigadier G.-P. Vanier au camp de Valcartier 27

Allocution faite à un déjeuner du Club Canadien et du Club des Femmes Canadiennes 31

Message du Brigadier Vanier pendant la campagne de l'Emprunt de la Victoire 49

Convention pour le recrutement au Château Frontenac . 51

Le Canada parle à la France 59

La guerre et nous 65

Déclaration faite à la presse la veille de Noël 1941 au sujet du *Royal Rifles of Canada* à Hong-Kong 81

Allocution du Brigadier Vanier, au camp de Valcartier, après la messe dite par Mgr C. L. Nelligan 83

Appel aux ouvriers des chantiers maritimes de Québec et de Lauzon 87

Le Brigadier Vanier parle de ceux qui critiquent . . . 95

Allocution du Brigadier Vanier à Brockville 101

Discours de clôture de la Semaine de l'Armée 105

Hommage au Major général Tremblay 109

Allocution du Brigadier Vanier au dîner de la 35e Brigade de Réserve, au camp de Valcartier 111

Allocution du Brigadier Vanier (à l'arrivée du Lt-Col. Dollard Ménard, gare du Palais, Québec) 117

Au Manège Militaire de Québec 119

Déclaration du Brigadier Vanier (en faveur de la clinique des donneurs de sang, à Québec) 121

Texte de l'émission radiodiffusée à la France dans la nuit du 8 novembre 1942 par le Brigadier Vanier 123

Déclaration à la presse de Québec 127

Allocution du Brigadier Vanier en faveur de la vente du Timbre de Noël 133

Texte de l'émission radiodiffusée à Québec, 7 février 1943 137

Le Chef d'Escadrille Jacques Chevrier 143

Conclusion 145

105
109
111
117
119
121
123
127
133
137
143
145

L.B.L.—1-44—1752—19357

Imprimé au Canada. — *Printed in Canada.*

BNQ
000 173 144